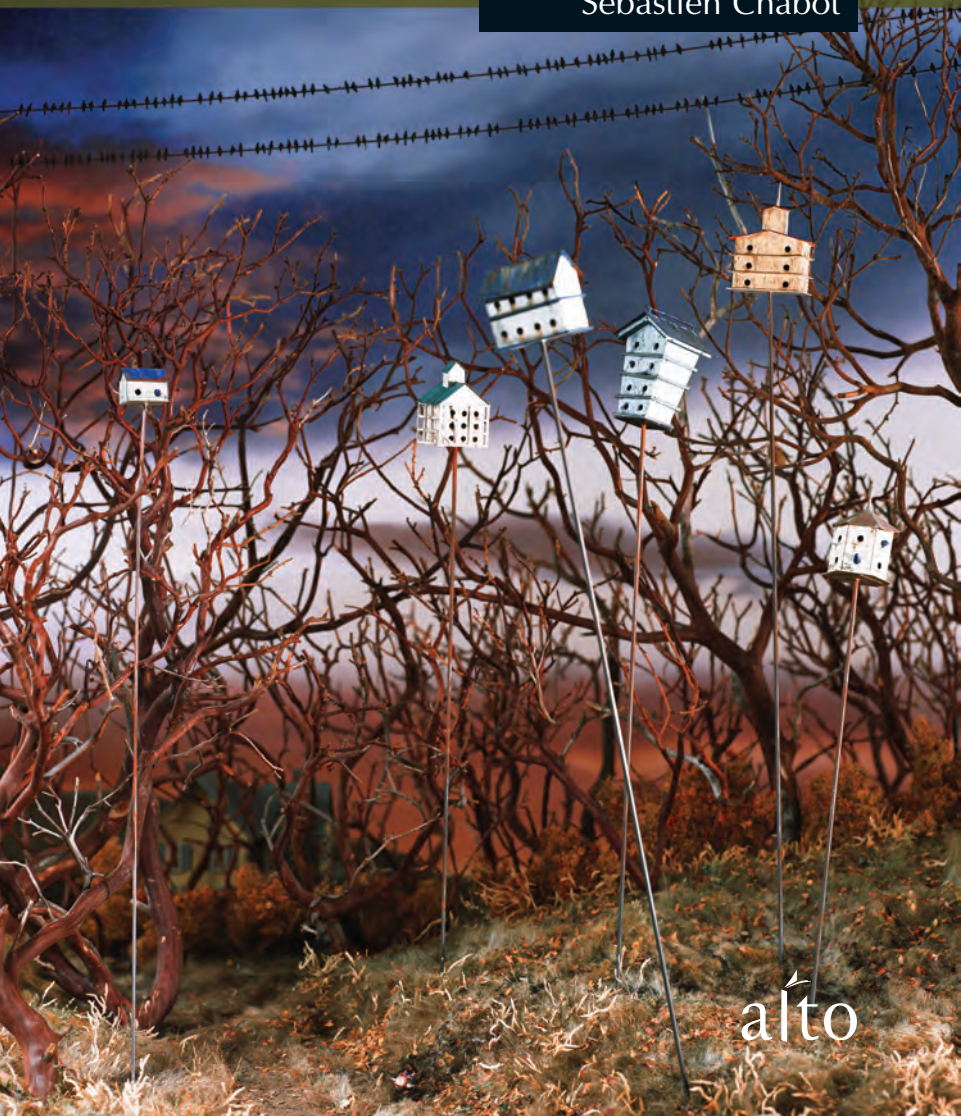


# Le chant des mouches

Sébastien Chabot



alfo



## LE CHANT DES MOUCHES



Sébastien Chabot

# Le chant des mouches

Alto

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives  
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Chabot, Sébastien, 1976-

Le chant des mouches

ISBN 978-2-923550-09-1

I. Titre.

PS8605.H323C52 2007 C843'.6 C2007-942068-0

PS9605.H323C52 2007

Les Éditions Alto remercient le Conseil des Arts du Canada  
pour son soutien financier.

Sébastien Chabot remercie le Conseil des Arts et des Lettres du Québec  
pour son appui financier.

Photo de la couverture : *Birdhouses*, Lori Nix  
[www.lorinix.net](http://www.lorinix.net)

ISBN : 978-2-923550-09-1

© Éditions Alto, 2007





*À Marilyn Robidoux,  
pour la sagesse et la douceur*



On ne s' imagine pas ce que c'est  
que la Vallée de la Matapédia  
quand on ne l'a pas vue.

Arthur BUIES



Vu du sommet d'une des nombreuses montagnes qui ceignent le village de Sainte-Souffrance, le Trou ressemble à un œil de géant qui pleure des mouches. Témoin grandissant d'une querelle aussi soudaine qu'inévitable, c'est un vide tenace que les Souffretins remplissent de cauchemars, de secrets honteux et de mauvaise humeur. Dans le Trou, la mère Tibo s'est débarrassée de tous les chats qu'elle a fait mourir de faim, parce qu'elle ne parvenait pas à en trouver un avec des yeux suffisamment jaunes. Pile-Poil, dans un élan de pureté, y brûla tout son matériel pornographique, qu'il ne manqua pas de renouveler le jour suivant. Quant au père Gamme, il jeta dans le Trou tous les draps qu'il avait salis avec chacune de ses maîtresses. Le dernier, soulevé par une nuée de mouches, se transforma en fantôme bourdonnant et accusateur. L'infidèle faillit mourir de peur puis courut jurer à sa femme un amour exclusif.

Sainte-Souffrance bat au cœur du canton du Matalik, là où les montagnes sont des poings posés sur le sol. La rivière coule sur le flanc Ouest du village, abreuve le Trou d'une eau fraîche qui vient croupir dans les ordures. À l'est, c'est la zone commune qui se termine abruptement sur le mur d'épinettes aux

aiguilles longues derrière lequel se cachent des gueules garnies de dents acérées. Le moindre craquement est une menace qui pèse sur les petits enfants. On a déjà vu une patte sortir du mur à la vitesse de l'éclair et capturer un garçonnet imprudent qui voulait ramasser un champignon. Les cueillettes peuvent être fatales dans le canton du Matalik.

Frontière incontestable et odorante entre le nord et le sud, le Trou sépare le village de Sainte-Souffrance en deux parties égales et les mouches bourdonnent au milieu. Chaque fois qu'on évoque les origines du Trou, les gens grognent et depuis son éruption, les Flotteurs et les Torpilleurs se disputent la vérité à son propos, parfois jusqu'aux os cassés. Tous se souviennent du célèbre étrépage, un soir de Carnaval de la Nature, alors que les habitants des deux rives ennemies, échauffés par l'alcool, se lancèrent les uns sur les autres dans un tas de membres vibrants de haine. Au plus fort de la bataille, plusieurs villageois furent jetés dans le Trou. Toutes les infections qui sommeillaient paisiblement dans les déchets se réveillèrent sous les assauts paniqués de ces pauvres Souffretins nageant désespérément pour regagner la rive. Personne n'a oublié l'épidémie de fièvre qui s'ensuivit. On entendit tant de vomissements qu'on crut qu'une bête énorme agonisait quelque part dans le village.

C'est le père Rebut qui le premier formula une hypothèse sur la création du Trou. Depuis la mort de son frère Hector à la guerre, il s'était convaincu que les nuages ne cachaient plus de moutons dans leurs

formes arrondies, mais bien les contours suspects de bombardiers. Le père Rebut était devenu un grand spécialiste des machines de guerre et s'informait sur elles avec tendresse, comme si la compréhension de la mécanique de ces engins pouvait lui faire partager ce que son frère avait vécu. Il se mit à voir la guerre partout. La nuit précédant l'apparition du Trou, il jura avoir vu un périscope qu'il identifia avec certitude comme étant celui d'un U-Boot. Le matin du grand Boum, il proclama devant tous les villageois à peine réveillés que c'était une torpille qui avait été lancée par un sous-marin à l'endroit exact où trônait autrefois l'église. Il était si convaincu, et si convaincant, que plusieurs finirent par le croire. Personne ne soupçonnait que son obsession pour les sous-marins cachait le rêve de s'embarquer dans l'une de ces machines. Le père Rebut ne put jamais devenir sous-marinier ; ses odeurs corporelles avaient été jugées excessives par les recruteurs de la marine.

Selon lui, la crue printanière avait permis à l'U-Boot de remonter la rivière en doublant des centaines de saumons paniqués. De la baie des Chaleurs jusqu'à Sainte-Souffrance, il avait ainsi frayé avant de prendre le clocher pour cible et de lancer sa torpille. Puis, délesté de cet œuf pour le moins dangereux, il avait fait demi-tour pour rejoindre tranquillement l'océan. Aux sceptiques, le père Rebut rappelait que, quelques jours auparavant, des gens de Pointe-au-Père avaient trinqué avec des hommes au fort accent germanique, puant le mazout à plein nez et qui lançaient des « Achtung ! » pour effrayer les serveuses. Le père Rebut était formel : cette attaque était un

avertissement aux Souffretins et à tous les Canadiens. Il avait même écrit une lettre à la Capitale pour prévenir le Ministère et jurait avoir été remercié de sa vigilance par le premier ministre en personne. Personne n'avait vu ladite lettre, mais le père Rebut persistait à louer la délicate calligraphie de l'illustre homme d'État.

Le vieux Marmotte, lui, n'adhérait pas à la théorie du vieux débris. Habitué à se coucher plus tôt que son rival, il jurait avoir vu au lever du soleil le sol se dérober sous l'église de bois. Emporté par une rivière enragée, le lieu de culte avait alors dérivé jusqu'à Campbellton, quelque quatre-vingts kilomètres plus bas. Ces salopards de Néo-Brunswickois avaient encore su profiter d'un malheur de la région. Plusieurs villageois adoptèrent cette théorie de clocher. Quelques zélés s'improvisèrent grands spécialistes de l'érosion et devisaient doctement des ravages de l'eau et du vent. Ces Érosionnistes, qu'on rebaptisa plus tard Flotteurs, pointaient la ressemblance curieuse qu'il y avait entre la regrettée église de Sainte-Souffrance et celle de Campbellton. La frange radicale des fidèles du vieux Marmotte alla même jusqu'à accuser les Néo-Brunswickois d'être responsables, en plus de l'érosion des sols mataliens, de l'invasion de coyotes de 1927 qui priva les vieilles de leurs chats et du Grand Feu de 1938 qui obligea les habitants du canton à ramper pendant plus d'une semaine pour ne pas étouffer dans l'épaisse fumée.

Ce fut au tour des enfants d'enjoliver la croyance populaire née de la théorie du vieux Marmotte.

Historiettes et comptines à propos d'une église-bateau pilotée par un Jésus tantôt pirate, tantôt matelot résonnèrent dans les ruelles. La plus touchante racontait le mariage de la mère d'une petite fille de l'orphelinat Arthur-Buies, célébré alors que l'église flottait sur la rivière. Avant qu'elle ne soit emportée par une lame venue lécher la sacristie, la petite avait aperçu dans la cohue la mariée s'échapper en s'envolant par le clocher. Mais sa maman volante allait revenir dans le canton pour reprendre dans les replis de sa robe sa petite fille triste et mettre entre elle et l'orphelinat une distance aussi grande que toute la tendresse maternelle du monde. On ne voulut pas lui rappeler qu'il n'y avait personne dans l'église flottante, ni que les mariées ne volaient pas. La petite fille triste persista à plonger dans le Trou à la recherche de la robe de sa mère.

De tout temps, le père Rebut et le vieux Marmotte avaient œuvré l'un contre l'autre. Tous deux maires de Sainte-Souffrance à différentes époques, ils avaient chacun proposé une solution à l'exode des Mataliens vers le Nouveau-Brunswick, exode accéléré par la fermeture de la Holy Grail Incorporated. Le premier prônait l'annexion à la province voisine (« Vivre avec eux pour être mieux »), le second rêvait d'un canton du Matalik fort et indépendant (« Vivre entre nous pour ne pas être à genoux »). L'apparition du Trou dépoussiéra les vieilles chicanes. Les villageois, habitués aux querelles, envenimèrent ce nouveau débat avec une fougue nourrie par les hivers trop longs.

On bâtit à l'extrémité est du Trou, là où tous les Souffretins peuvent se rejoindre, une chapelle de fortune où les bagarres ne cessent d'éclater à chaque office. Le corridor qui sépare la nef est un no man's land que ni les Flotteurs, ni les Torpilleurs ne veulent céder à l'adversaire. On se toise, on se mesure et, par grande canicule, quand l'haleine du Trou se répand dans le village, on se bat pour être les premiers à la communion. Le pauvre curé Joseph officie de son mieux, puis retourne chez lui, où il se consacre à l'élevage de papillons, occupation qui le rassure sur l'existence de la miséricorde divine. Toutes les statues de la nouvelle chapelle de Sainte-Souffrance portent encore les marques des constantes bagarres, placées sous le patronage de l'un ou l'autre des saints de plâtre.

Outre la chapelle, les Souffretins se partagent deux institutions encore debout malgré les humeurs du Trou et tristement célèbres en raison des hurlements qui s'échappent de leurs grandes fenêtres : l'orphelinat Arthur-Buies et l'hôpital. Chaque enfant qui entre à l'orphelinat, qu'il soit un Torpilleur ou un Flotteur, est assuré d'en ressortir, s'il en ressort, en orphelin en marge des querelles et certifié qualité Arthur-Buies. Administré d'une main de fer par le Ministère, l'hôpital ne tolère pas la chicane en ses murs, ce qui n'empêche pas les vaccins douteux ou les surdoses de médicaments prescrits aux malheureux patients à la merci de médecins qui, une fois sur deux, se révèlent être des ennemis. Mieux vaut garder une santé de fer dans le canton du Matalik. Ou, plus simplement, ne pas y habiter du tout.

I

Petite-Mouche  
va devenir ses os



Tout le monde dans le village savait que Petite-Mouche avait la cervelle d'un oiseau malade. Quand elle parlait, on avait l'impression qu'elle mâchouillait du papier. Patron, son mari, ne tolérait pas qu'on se moque de son incapacité à attacher ses souliers toute seule. Il lui connaissait des qualités de cœur qui auraient fait pâlir n'importe quel théorème mathématique. Petite-Mouche cachait une sensibilité qui lui faisait apprécier les bourrasques de neige, lorsqu'un vent en forme de main se remplissait de rage. Elle disait à propos des arbres qu'ils étaient trop grands pour rien, qu'ils auraient pu être méchants s'ils l'avaient voulu. Quand on est si haut, on peut faire ce qu'on veut.

On ne sut jamais exactement ce qui décervela Petite-Mouche. On racontait qu'elle avait bu dans un ruisseau contaminé par les déchets de la Holy Grail Incorporated. Ses parents auraient remarqué son intoxication le jour où ils l'avaient trouvée près du cours d'eau, le regard perdu dans le ciel, comptant les étoiles en plein jour. Ils lui interdirent de boire de cette eau. Petite-Mouche refusa de se sevrer et préféra sacrifier son cerveau aux impossibles étoiles du jour.

Pour expliquer son surnom, plusieurs autres hypothèses circulaient. Enfant, elle aurait nagé dans l'étang à la recherche de grenouilles. Chaque fois, elle en ressortait couverte de boue, ce qui ne manquait jamais d'attirer des essaims de mouches qui lui tournaient autour de la tête. Les enfants lui lançaient : « Tu es la mère des mouches ! Tu parles comme elles ! Tu es laide comme elles ! » Dans une autre version, on la retrouvait, vers l'âge de douze ans, déguisée en drosophile pour l'Halloween. Elle adorait les mouches, les imitait en plissant ses jolies lèvres et ne cessait de les dessiner dans les marges de ses cahiers de dictées. Comme elle était très jolie et pleine de naïveté, plusieurs adolescents avaient voulu jouer avec elle et l'avaient amenée près d'une vieille grange pour, plus ou moins, la violer. Mises en valeur par le costume de mouche, les formes naissantes de la jeune fille, qui évoquaient une guêpe à la taille parfaite, eurent pour effet d'éveiller l'appétit de la bande de loups boutonneux qui l'avaient placée au centre de leur cercle, qui avaient tiré sur ses antennes et promené sur ses ailes des mains baladeuses. Prise de panique et quelque peu entravée par son costume, elle se mit à hurler, à bégayer, à pleurer et à gesticuler en tout sens. Elle ressemblait à une petite mouche qui se frappait le nez avec rage sur une fenêtre. Elle parvint tout de même à se libérer de ses tortionnaires libidineux.

« Petite-Mouche va mourir, elle aussi. »

Un soir de beuverie, Patron dévoila au maître-boucher les circonstances qui amenèrent Petite-Mouche à prononcer ces mots élevés contre le silence de l'univers. Il raconta les derniers moments de sa femme avec l'espoir de combler la disparition de ses graisses, de sa peau et de ses yeux. Patron était désespéré par la perte de celle qui regardait le monde comme l'aurait fait le ciel s'il avait eu des yeux. Petite-Mouche était ce qu'il avait de plus précieux au monde. Le lendemain de ses funérailles, soulé par son propre désespoir, Patron titubait et donnait envie de pleurer aux vieilles filles du village. Toutes se souviennent de celui qui mangeait les fleurs des champs en affirmant qu'ainsi il pouvait encore goûter à la beauté.

Tout avait débuté par le cri que Petite-Mouche avait lancé le jour où elle était sortie sur le perron vêtue seulement d'une petite culotte décolorée sur le devant, le sang rempli des décibels qui débordaient de son esprit. Elle hurlait et la porte de la maison se balançait sur ses gonds sans aucun bruit. Patron était sorti de la cuisine pour secouer les épaules de sa femme, pour qu'elle cesse d'être une chose hurlante. Petite-Mouche cherchait à percer le mur du son qui l'empêchait de se rendre au bonheur et d'atteindre cette joie cachée de l'autre côté des cris. Sa douleur au centre du matin matalien, elle remplissait le paysage d'une onde nerveuse. Patron l'avait giflée. Sous le choc, Petite-Mouche s'était tue. Au loin, les automobiles se faisaient entendre et les bruits de craquements s'occupaient du reste de la matinée.

Sans un mot, Patron conduisit sa femme au bord du Trou. Entendre les mouches la rassurait. Elle envoyait leurs ailes et leur vol brisé l'apaisait. Patron voulut ramasser des bouts de bois dans le Trou pour construire ce qu'elle aimait par-dessus tout : un cerf-volant. La veille, il n'avait cessé de rêver à de grands oiseaux qui venaient s'engouffrer dans sa bouche, poussés là par un vent contraire. Une lumière en forme de griffes se reflétait sur les calices de métal abandonnés au fond du Trou par des employés en goguette de la Holy Grail Incorporated. Aveuglé, Patron se blessa la main sur une planche pleine de clous. La douleur lui remonta immédiatement dans le bras et frappa dans son crâne. Petite-Mouche accourut à ses côtés et vit la blessure profonde qui criait dans la main de son mari. Elle souffla sur sa paume avec douceur. Patron eut envie de lui donner des caresses.

Lorsque Petite-Mouche prenait soin de lui, ses gestes trouvaient un écho qui, quelque part entre les testicules et le cœur de Patron, résonnait et faisait bouillir son sang. Petite-Mouche était de celles chez qui toute forme d'expression des sentiments trouvait son incarnation parfaite. La tendresse avec laquelle elle s'occupait de la main de Patron était juste. Sur la bonne ligne harmonique, en quelque sorte.

Sa main pansée, Patron se remit à la tâche et tenta du mieux qu'il put d'insuffler une envie de voler à son bricolage de bouts de bois moisi, de tissus détrempés et de corde décommise. Il espérait que son cerf-volant réussirait à faire plaisir à sa femme et lui

redonnerait envie de battre la mesure de son étonnement avec ses petites mains. Lorsque l'objet fut plus ou moins un losange, Patron tendit la corde à Petite-Mouche, qui la prit et courut, portée par la joie d'être attachée à une chose montant vers les nuages. Une poignée de corneilles volèrent autour du bricolage et, pendant quelques instants, le ciel matalien n'eut plus son air fatigué. Petite-Mouche afficha un sourire parfait de circonstances tout aussi parfaites. Le blanc de ses dents donnait l'impression qu'elle venait tout juste de croquer de la lumière.

Au bout d'un moment, l'engin piqua du nez avec rage et s'écrasa dans un bruit de bois vaincu par le sol. Il aurait fallu lancer un chat du haut d'un toit pour avoir la même impression dans l'oreille. Petite-Mouche s'effondra devant un Patron médusé. Elle gémit : « Le cerf-volant a voulu se tuer. Petite-Mouche aimait le cerf-volant. Petite-Mouche va mourir, elle aussi. » Quelques instants plus tard, elle annonça à Patron qu'elle n'avait plus de sang dans sa culotte. Elle attendait un bébé mouche.

« Petite-Mouche saigne de l'œil. »

Le lendemain de la chute du cerf-volant, Petite-Mouche tira Patron de son sommeil en lui soufflant ces mots inquiets. Ils lui inspirèrent la même émotion que la veille, et Patron eut l'impression de remettre un bas sale. Il se tourna vers sa femme. Les larmes glaireuses qui tombaient de son œil l'inquiétèrent.

Devant le malaise de Patron, elle pleura : « Petite-Mouche a peur de son œil qui fait mal. » Patron aurait aimé la débarrasser de sa peine et de sa douleur. Prendre l'infection, l'écraser dans son poing et redonner au Trou ce qui avait sauté dans l'œil de sa femme. Plus le temps avançait et plus le Trou se remplissait de contagion. Marcher trop près de lui augmentait le risque d'attraper une grippe matalienne encore plus forte que toutes les gripes d'Espagne.

Patron tenta de la caresser, mais lorsqu'elle vit ses mains sur elle, Petite-Mouche se redressa. Ses cheveux en bataille lui donnaient un air comique. « Non ! Pas avec ces mains-là ! Petite-Mouche n'aime pas ces mains-là. Elles sont mortes ! » C'était la première fois qu'elle refusait ses caresses. « Les mains de Méchant sont pleines de bosses. Il faut qu'elles soient douces, les mains, sinon Méchant pourra plus toucher à Petite-Mouche. » Elle ne percevait que le mouvement des os derrière les doigts de Patron : les carpes, métacarpes et phalanges étaient les seules choses que Petite-Mouche retenait de ses caresses. Malgré tous ses efforts, il ne put la convaincre qu'il ne voulait que l'aimer et s'occuper de son œil malade. Il lutta avec elle. Au bout d'un moment, il finit par lui prendre la tête dans les bras et serra, serra parce qu'il voulait la consoler malgré ses craintes, malgré ses histoires qui avaient de moins en moins de sens. Elle allait trop loin dans son rôle de Petite-Mouche. Elle n'était plus qu'un insecte malade. Patron pensa qu'il aurait pu aimer les poteaux électriques, les draps sur les cordes à linge, les traces de pneus sur l'asphalte.

Au moins, les éléments du décor ne le décevraient pas. Le décor n'a rien à faire de nos sentiments.

Avec la grossesse de Petite-Mouche, l'usure du monde s'arrêterait. Elle couvrirait ses craintes et Patron porterait ses émotions comme un vieil habit de soirée.

« Petite-Mouche veut manger. »

Patron préparait le dîner à la cuisine quand il entendit ces mots de sa femme. En proie à l'angoisse, il avait la cuisine distraite, mélangeait le vinaigre et l'eau, le cru et le cuit. Et plus le temps avançait, moins le menu était varié. Très tôt, Petite-Mouche avait refusé de manger les viandes, qui lui donnaient l'impression de mordre à pleines dents dans des blessures et des cicatrices fricassées. Elle ne se nourrissait désormais plus que de fruits et de légumes.

Il était encore tôt, mais une grande fatigue voûtait déjà les épaules de Patron. Il improvisa une salade avec de la laitue racornie, des tomates molles et quelques bouts de carottes. Petite-Mouche plongeait la tête dans le bol, absorbée comme le serait un enfant devant l'agonie d'une fourmi. Au fil des mois, Patron était parvenu à lire les humeurs de Petite-Mouche à sa façon de manger. Elle tremblait, avait de la difficulté à tenir sa fourchette, et les jours où sa nervosité la faisait vibrer, elle s'envoyait des bouts de salade dans les cheveux. Plus la grossesse progressait et plus Petite-Mouche avait une tête à détraquer les

pendules. Sous son nombril dormait un œuf à la coquille dure qui entravait ses gestes.

Petite-Mouche remarqua que Patron ne cessait de la dévisager. Prise au dépourvu, elle arrêta de mâcher. Patron baissa les yeux. Elle continua à manger tout en s'assurant que sa fourchette ne tintait pas au fond du bol. Elle mangeait comme l'aurait fait un mime. Gênée dans ce jeu inhabituel, elle échappa son ustensile, qui rebondit sur la table. Un bout de tomate saigna sur la nappe. Rien dans cette simple maladresse n'aurait dû briser le fragile équilibre du repas. Pourtant, tout de suite après, Petite-Mouche se leva et dit à Patron de ne plus jamais refaire ça. Il bredouilla un « je m'excuse » sans trop savoir pourquoi, sur un ton chevrotant qui irrita Petite-Mouche. Cherchait-il à la contredire ? Derrière la soumission, elle entrevoyait le piège. Elle ramassa sa fourchette et la replaça à côté de son bol. Patron avait l'air d'un animal blessé. Petite-Mouche hurla : « Méchant, tu as ramené des légumes morts ! » Il eut l'impression qu'une grande fenêtre tombait d'un seul coup et se brisait avec fracas. Il se prit la tête à deux mains et se lamenta sur son sort. Petite-Mouche ne bougeait plus. Patron déposa ses mains avec douceur sur la table avec l'air de celui qui est en train de calculer. Elle reprit : « Méchant comprend pas vite, parce qu'il est triste. Petite-Mouche veut plus voir ce qui pousse dans la terre. Tout est mort ou plein de pattes en dessous de la pelouse. »

À compter de ce jour, la laitue deviendrait son légume favori. Elle ne voudrait plus manger que ce

qui poussait dans les airs, seulement ce qui s'élevait vers le ciel. Les fanes des carottes seraient meilleures que les carottes elles-mêmes.

Même à ce moment, alors qu'elle lui exposait sa théorie des légumes morts, Patron ne pouvait s'empêcher de l'aimer, assise là sur sa chaise, les yeux fixés sur les carottes. Ses traits donnaient corps à l'angoisse ambiante. Il la désirait encore, comme on a envie de lumière. Peut-être finirait-elle par sortir du côté noir de sa tête pour enfin revenir vers lui, les bras ouverts, la bouche chaude et remplie de baisers dont il était privé depuis déjà trop longtemps. Peut-être que la circonférence du ventre rebondissant de Petite-Mouche pouvait encore lui servir à mesurer l'éclat du monde. C'était encore les yeux de sa femme qui l'empêchaient de se laisser aller au découragement. Patron n'était plus qu'un regard posé sur un visage crispé et malade.

Plus Petite-Mouche grossissait et plus Patron disparaissait devant son nombril retroussé. Les caresses de sa femme se faisaient rares. Ses mains étaient occupées à tenir son ventre en tremblant d'inquiétude. Elle ne voulait plus embrasser avec la langue. Se noyer avec l'organe d'un autre au fond de la gorge ne la rassurait guère. Patron aurait aimé vivre dans la bouche de sa femme, assis en-dessous de sa peau, entre ses os, bercé par le bruit de son cœur dans l'attente du retour du bonheur. Il ne désirait que la joie de Petite-Mouche et boire son sourire pour trouver la force de continuer. Il espérait qu'elle se lèverait et qu'elle dirait : « C'est pas vrai tout ça, c'est une mauvaise et longue blague. Ta Petite-Mouche est en

santé. Juste un peu fatiguée. Elle va aller manger des céréales aux pilules et guérir. » Mais non, rien que le silence qui dévorait les jours et les débris d'espoir qui traînaient partout.

Un jour qu'elle accompagnait Patron à la boucherie, Petite-Mouche entendit circuler parmi les clients quelques rumeurs à propos des Strangulateurs, une communauté légendaire qui aurait sévi dans le canton avant l'arrivée du chemin de fer, à un âge où le Matalik appartenait uniquement à la neige. Il en tombait tellement à l'époque que les rues se transformaient en tunnels. Les Strangulateurs auraient profité de cet isolement pour asseoir leur influence dans les affaires du canton. Ils étaient devenus tour à tour médecins, sages-femmes, guérisseurs et même spécialistes de boucherie. Dès qu'un fermier devait tuer une vache, on faisait appel à l'un d'eux. La viande d'une bête étranglée, on le sait, se conserve plus longtemps.

L'art des Strangulateurs s'articulait autour du contrôle de la respiration pour soulager les maladies et rétablir les humeurs. De leurs mains fermes et agiles, ces « grands médecins » appliquaient une pression ni trop forte, ni trop intense qui permettait de garder l'étranglé en vie. Un Strangulateur confirmé pouvait guider son patient au seuil du rêve et de la mort. Seuls les plus sages d'entre eux maîtrisaient parfaitement les quatre stades de la strangulation, aussi appelés théorie des quatre portails.

On franchissait le premier portail au moment où l'emprise sur les carotides entravait partiellement l'arrivée du sang au cerveau. Le pouls de l'étranglé augmentait. On atteignait le deuxième en coupant net l'entrée d'air dans les poumons. Tant pour le médecin que pour son patient paniqué, atteindre ce seuil représentait une épreuve exigeante. La perte de conscience atteinte, il suffisait de s'assurer que les mains formaient un cercle parfait autour du cou, ce qui facilitait le passage vers le troisième portail, le plus beau de tous. La tête du patient laissé suffisamment longtemps sur son seuil se remplissait de papillons de lumière, et il en revenait transfiguré. Si toutefois l'étranglé perdait définitivement le souffle au cours de l'opération, il franchissait le quatrième portail, celui qui s'ouvrait sur la mort.

Patron connaissait toutes ces vieilles rumeurs. On racontait même que les Strangulateurs étaient encore présents dans le canton et qu'ils étranglaient les imprudents qui s'aventuraient dans les recoins sombres. Peut-être avaient-ils quelque chose à voir avec la folie de Petite-Mouche ? Patron aurait cru à n'importe quoi. Tout aurait été moins dur que d'assister aux délires de sa femme.

Un jour, Petite-Mouche voulut être un Strangulateur et, dans un vestige de caresse, elle mit ses mains autour du cou de son mari et commença à serrer. Le visage de Petite-Mouche était calme, enfin. Elle serra fort, et Patron commença à tousser. Petite-Mouche voulait tuer quelque chose avec des yeux doux.

Patron tenta de calmer la folie de sa femme en lui faisant boire des tisanes à base de cerises à cochons qui eurent pour seul effet notable de lui donner des envies d'uriner qui la réveillaient en sursaut la nuit. Patron lui racontait des histoires remplies de machines volantes, et des montgolfières pleines de couleurs s'élevaient dans la chambre à coucher pour emporter Petite-Mouche de l'autre côté des montagnes. La couverture sous le menton, le visage barbouillé d'inquiétude, elle écoutait en silence. On ne doit pas interrompre les histoires. Patron aurait voulu lui offrir des ailes, mais incapable d'en trouver de suffisamment grandes, il l'avait amenée à l'hôpital.

Petite-Mouche se plaignait depuis peu d'une lutte au creux de son ventre, comme si deux enfants se battaient en elle. Lorsqu'elle ne dormait pas, elle les entendait s'insulter et se mordre avec rage. Elle tentait de leur dire des mots doux, caressait son ventre et chantait des berceuses. Rien à faire. En elle retentissaient des « Cochon ! », « Sale chien ! », « Face de rat ! » et d'autres insultes qui la faisaient pleurer. Après quelques tests, le médecin lui confirma qu'elle attendait des jumeaux.

Les jours précédant l'accouchement, Petite-Mouche dormit derrière son visage. Elle se préparait à l'épreuve. Un matin, lorsque Patron entra dans sa chambre, il fut accueilli par une odeur de médicaments mélangée à celle, plus tenace, du javellisant. Sa femme ouvrit les yeux : « Petite-Mouche est devenue folle, c'est ça ? » Patron n'avait plus le courage de lui répondre. Depuis peu, parler équivalait à se gar-

gariser avec des lames. Il lui prit la tête avec douceur et constata qu'elle était chaude, légère. Elle tremblait, elle avait peur, elle était en vie. « Petite-Mouche aimerait mieux arrêter d'être folle. Elle aimerait mieux faire autre chose de son temps », qu'elle lui dit.

« Petite-Mouche a froid. »

Elle avait des larmes et du sang plein les yeux. L'infection était revenue, encore plus virulente. Sa bouche était un trou. Elle battait l'air de ses bras comme pour s'accrocher à quelque chose. Malgré la peur et l'accouchement imminent, elle rayonnait encore. Un affront de plus pour Patron, qui ne bronchait pas. Il avalait. Sa langue prenait soudainement trop de place dans sa bouche. Petite-Mouche lui dit qu'elle avait mal. Patron répondit qu'il savait qu'elle avait mal. Elle répliqua que ce n'était pas de ses affaires, si elle avait mal. Patron ne put s'empêcher de s'excuser, mais ce n'était pas la bonne chose à dire. Sur un ton maternel, sa femme lui dit d'arrêter de répliquer, qu'elle savait quelque chose que lui-même ignorait. Que Méchant voulait aller faire du sexe avec d'autres accoucheuses de monstres. Elle le savait. Elle voyait loin, jusque dans les culottes, et ce qu'elle voyait, c'était le sexe de son mari qui brillait dans le noir. Il lui cria d'arrêter. On entendit les mouches voler dans la chambre. Pour la première fois de sa vie, Patron voulut tuer sa femme.

« Méchant doit pas s'en faire. Petite-Mouche lui en veut pas de lui avoir mis un monstre dans le ventre. Il se prend pour quelque chose d'important, vu qu'il peut faire des choses avec plusieurs yeux, mais c'est Petite-Mouche qui accouche des dragons aux joues roses qu'il fabrique. » Elle fit mine d'être compréhensive et indiqua qu'il pouvait quitter la chambre. Un goût de pierre remplit la bouche de Patron. Il voulut déposer sa main sur celle de sa femme. Il n'avait qu'à la poser là, juste là, mais il ne pouvait pas. Petite-Mouche était trop loin, juste trop loin. Comme il regrettait de lui avoir fait l'amour ! Comme il savait qu'il ne pourrait plus revenir en arrière ! Petite-Mouche se retourna sur le côté, serra ses couvertures dans ses bras et déposa un baiser sur son oreiller. À la tendresse de Patron, elle préférerait la chaleur de la laine et des plumes.

Le lendemain, elle mit au monde ses jumeaux, et tous découvrirent ce qui avait poussé tout ce temps dans son ventre. Les infirmières sortirent de la salle d'accouchement les unes après les autres, muettes et blanches. Plus tard, on dut s'occuper d'elles, alors qu'elles se balançaient d'avant en arrière en injuriant le mauvais sort et en insultant Dieu. La plus traumatisée ne sortit pas le pouce de sa bouche pendant plus d'une semaine.

Petite-Mouche hurla tout au long de l'opération. On se demanda comment une seule bouche pouvait contenir un aussi vaste hurlement. Rien qu'avec l'air expiré, on aurait pu gonfler une centaine de ballons de plage. Les mains pleines de sang, le médecin avait

ordonné à la dernière infirmière qu'on lui apporte des bouchons pour les oreilles. Partout dans l'hôpital, les patients étaient glacés d'effroi. Dans la salle d'attente, on pria pour que cette femme cesse d'avoir mal, ou on feuilletait des magazines périmés et discutait de la mauvaise température en souhaitant secrètement qu'elle s'étouffe dans son propre cri.

Patron assista à toutes les étapes de l'accouchement : le sang, le visage hurleur, l'hyperventilation de tout le personnel hospitalier. Il ne paniqua pas, ni ne pleura. Lorsque sa femme tourna la tête pour lui offrir son dernier regard, il comprit qu'elle regrettait encore de ne pas savoir voler. Frappé d'acouphène, Patron entendit malgré ses tympans douloureux les derniers mots de l'agonisante : « Petite-Mouche va devenir ses os. »

Comme il était écrit dans le ciel matalien.

Patron refusa tout contact avec ses enfants. Les jumeaux avaient ingratement labouré le ventre de leur mère avec leurs poings potelés jusqu'à ce qu'elle meure. Patron ne put aimer ce qui avait tué le visage même de l'amour. Comment bercer une lame encore chaude du sang de la personne qu'on a le plus aimée ?

À l'hôpital, on plaça les deux enfants en observation. L'un ne supportait pas d'être en compagnie d'autres bébés. Il n'endurait aucun cri qui ne provenait de sa propre bouche. On crut qu'il était animé

par la plus pure méchanceté, jusqu'à ce qu'une infirmière au penchant mélomane lui siffle des airs d'opéra. Le petit gazouillait sur l'ouverture de *Par-sifal* et s'endormait sur les airs de *Lakmé*. Une famille d'accueil pourrait le récupérer.

L'autre provoquait malaises et dégoût généralisé. Il faisait cailler le lait dans les bouteilles, et les fleurs mouraient en sa présence. Laissé près de son souffle, un verre d'eau bouillait au bout d'une heure. Cet enfant était un descendant de Belzébuth et, comme tel, il devait être confié aux spécialistes de l'orphelinat Arthur-Buies. Ils sauraient quoi faire de lui.

II

Triste à bouffer le paysage



Une grande variété de pattes marchent derrière le mur d'épinettes autour de Sainte-Souffrance. La rivière Matalik est une veine ouverte, et le ciel, un abcès qui n'attend que d'être crevé lorsque les nuages sont trop bas. C'est un paysage qui a quelque chose du commencement du monde, du temps où l'homme ne contemplait pas la nature, mais se battait contre elle pour survivre. On vit dans le canton comme dans un chaudron et, lorsqu'il neige, les habitants mijotent avec la curieuse sensation d'être sucrés de la main même de Dieu. Au sud, le Nouveau-Brunswick détruit la rivière Matalik en plusieurs îles, sale son eau, tuant sans pitié les têtards qui s'y perdent, puis la transforme en une mare froide qu'on appelle la baie des Chaleurs. Comme autant d'échos à la brutalité d'un territoire qui ne suffit pas à consoler les désespérés, d'innombrables panneaux du Ministère trouent l'horizon résineux avec leurs slogans criards qui font la promotion de l'espoir : « Reste avec nous ! », « Vis, fais-le pour toi ! », « Le suicide coûte des vies. » Le pays est dur avec ses habitants. L'un s'éveille en sursaut d'un cauchemar, l'autre s'accroche au souvenir d'un matin d'hiver enveloppé dans une odeur de biscuit. Chaque semaine,

une poignée d'âmes quittent le canton du Matalik pour s'installer au Nouveau-Brunswick. Au rythme où vont les choses, le canton se videra de tous ses habitants et les nombreuses routes qui le sillonnent ressembleront à des veines purgées de leur sang.

Spécialisée dans la confection de calices, la Holy Grail Incorporated s'était établie dans le canton du Matalik à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, alors que la fabrication d'objets religieux traversait un âge d'or. On en produisait des centaines par jour, qu'on exportait aux quatre coins du globe. Dans toutes les églises du monde et à toute heure du jour et de la nuit, une lèvre se posait sur l'un de ces objets sacrés « Made in Matalik ».

La Holy Grail Incorporated dévorait avidement des hordes de camions débordant de fer, de cuivre, d'argent et d'or. Un appétit tenace dormait dans le ventre de l'usine qui fonctionnait vingt-quatre heures sur vingt-quatre. La fonderie était flanquée de deux grandes cheminées, beffrois emboucanés qui dessinaient des mains tremblantes et noires dans le ciel. Telle une armée en déroute, les employés quittaient l'usine au son d'une sirène marquant le début des libations quotidiennes. Dans tous les bars de Sainte-Souffrance, fort nombreux à l'époque, on rinçait la fumée persistante au fond de la gorge avec de la bière matalienne aux cerises à cochons.

Pour entrer au service de la Holy Grail Incorporated, il fallait subir une entrevue très sommaire où un interprète demandait de la part des propriétaires si voler était quelque chose de bien, ce à quoi les

postulants devaient répondre « No ». Ensuite, on tâtait les muscles du candidat pour en apprécier les qualités et, si elles étaient jugées acceptables, on l'engageait sans autre question. Les nouveaux venus commençaient au bas de l'échelle, comme simples Alimenteurs en fer. Leur travail consistait à charger des wagonnets en provenance des entrepôts et destinés aux différentes fonderies. Les meilleures bourriques, après avoir transporté le fer, le cuivre et l'argent, pouvaient espérer être affectées à la manutention de l'or, généralement au bout de cinq ou six années de bons et loyaux services. Si un Alimenteur s'échinait avec la dévotion voulue, on l'adoubait, et il se joignait alors à l'une des équipes de Fondeurs. Toutes ces confréries carbonisées avaient un suzerain qui portait fièrement le nom de « tête-brûlée », une distinction réservée à la fine fleur de l'intelligentsia matalienne.

Chaque tête-brûlée pilotait l'un des quatre hauts fourneaux et supervisait une équipe composée d'un Mouleur de calices, d'un Noyauteur, spécialiste des creux, d'un Décrocheur, qui cassait les moules, d'un Ébarbeur, qui détachait les calices du creuset, et d'un Grenailleur, qui se faisait des trapèzes d'enfer à force de polir les pièces jusqu'à ce qu'elles brillent d'un éclat surnaturel – le mobilier d'église avait ses exigences. Chaque recoin de Sainte-Souffrance s'enorgueillissait de compter parmi ses habitants la meilleure tête-brûlée. Siffleux, du rang 7, fondait le fer. On le disait fort et économe. Sur la rue Plante, on décrivait Feux-Sauvages, qui s'occupait du cuivre, comme un combatif ulcéré. Patron, de la route

Nationale, attentif et généreux, maîtrisait l'art de fondre l'argent. Enfin, Doigt-Rond, de la rue Chabot, était un accommodant usurier qui acceptait d'être en affaires même avec les plus mauvais débiteurs. Autant de légendes vivantes qui bâtirent un idéal guerrier typiquement matalien, fin amalgame de sueur, de risque et de bon salaire. Lorsque l'indice de paganisation croissant du monde finit par causer un ralentissement dans l'industrie du calice, la Holy Grail Incorporated ferma ses portes et ces héros locaux se recyclèrent en de notoires alcooliques.

Patron fut l'un des plus dignes employés de la Holy Grail Incorporated. Le besoin de renouveler une main-d'œuvre vieillissante, mêlé à son zèle, précipita ses nombreuses promotions. En moins de trois ans, la bourrique gravit les échelons et fut affectée au prestigieux poste de Transporteur d'or. En rêve, il se voyait sur un trône rutilant, les pieds posés sur le dos du vieux Doigt-Rond transformé en pouf inconfortable et osseux. Rapidement, il prit la place d'une vieille tête-brûlée, remerciée par la haute direction à la suite d'un mystérieux accident de travail qui lui laissa un majeur argenté. Quelques semaines plus tard, le retraité malgré lui se pendit derrière l'entrepôt d'argent avec une corde enregistrée par le Ministère. Un mot était attaché à son cou : « C'est comme ça que vous me remerciez, bande de salauds ? Vous embrasserez ma femme. »

Enfermé dans la fonderie plus de dix heures par jour, seul dans sa triste chambre le soir chez la mère Tibo, Patron s'ennuyait de quelque chose et se surprit à regarder les femmes autour de lui avec plus d'insistance, mais de loin seulement. Il fréquenta l'hôtel où, disait-on, le Diable en personne était venu avec l'espoir de faire danser le charleston à une donzelle. Très vite, on dit que Patron passait trop de temps en enfer, et les femmes le fuirent, un mouchoir sur la bouche. Les têtes-brûlées dégageaient un tel parfum de cendres qu'elles donnaient l'impression de se nourrir de braise. La plupart des villageois ne pouvaient demeurer en leur présence plus de quelques minutes sans tousser. Les héros locaux étaient condamnés à un célibat qui puait le vieux poêle. Patron, lui, s'enfonça dans la timidité et la maladie, sentant son cœur se serrer devant la beauté des passantes. Alors que les gens de son âge commençaient à se marier, il rêvait la nuit à des sourires qui n'appartenaient à personne et à des rivières de cheveux sur son visage. Le jour, des érections soudaines le terrassaient de honte.

Un soir d'ennui particulièrement arrosé, alors que Patron construisait une pyramide de verres en plastique sur la table devant lui, une demoiselle l'approcha, intriguée par ce monument à la mémoire de la mauvaise bière. La beauté de l'inconnue foudroya Patron, qui accepta volontiers de placer au sommet le verre qu'elle lui tendait. Elle prit place à côté de lui pour compter le nombre de gobelets. Patron commanda d'autres bières, et la pyramide monta jusqu'au plafond.

L'un exclu de la communauté par son fumet et l'autre par son intelligence toute relative, Patron et Petite-Mouche se trouvèrent. Elle dirait jusqu'à la toute fin que l'odeur du feu évoquait les caresses maladroites d'un nuage de fumée.

Dès le début de leur relation, Patron se désespéra de la naïveté de Petite-Mouche. Il maudissait le sort de n'avoir pu attraper qu'une femme qui embrassait les arbres et donnait le bouche-à-bouche aux cailloux malades. Il lui en voulait d'être si belle. Sa tête aurait dû produire des phrases dignes de la cambure de ses reins et de la générosité douce de sa poitrine. Il se fâchait contre elle lorsqu'elle capturait les mouches dans ses mains pour entendre leurs bourdonnements paniqués. Il aimait une fillette perdue dans des courbes de femme. La saveur du corps de Petite-Mouche enchaîna Patron. Un jour, alors qu'elle tentait de s'envoler avec des branches d'épinière en guise d'ailes, un impertinent osa lui crier qu'elle avait l'air d'une corneille tombée sur la tête. Petite-Mouche s'était jetée dans les bras de Patron. C'était la première fois qu'on se servait de lui pour se protéger. Il ressentit l'instinct des parapluies, une colère d'une grande violence qui lui fit comprendre qu'en lui fournissant un abri sous son cœur vacillant, il pourrait épargner à Petite-Mouche la morsure du monde. Quelques jours plus tard, ils étaient mari et femme. Ce fut l'ultime célébration en l'église de Sainte-Souffrance, dont les derniers instants s'égrenaient dans un jour matalien pourtant rempli de promesses.

Le Trou apparut à ce moment précis de l'histoire. Petite-Mouche perdit tout contact avec ses parents, récemment convertis à la théorie des Flotteurs et qui braillaient qu'un Torpilleur avait épousé leur fille contre leur gré. On vit d'un mauvais œil cette union entre des gens que tout devait séparer. L'année suivante, la Holy Grail Incorporated annonça plusieurs mises à pied. Les Flotteurs furent les premiers à tomber sous le couperet, eux qui ne pouvaient plus se rendre aussi facilement à l'usine, située du bord des Torpilleurs. Certains se perdaient dans le Trou pour émerger quelques heures plus tard, couverts de boue, nauséux et confus. Par un matin pluvieux, les grands brûleurs arrêtaient de cracher leur fumée dans le ciel. Les portes se fermèrent avec fracas. On put lire sur un écriteau un « Thank you » tracé en lettres hâtives.

Au cours des semaines suivantes, les têtes-brûlées sombrèrent dans un mal causé par la fumée toxique des grands brûleurs qui avait laissé dans leurs poumons plusieurs centimètres de métaux lourds. Sans emploi, exposés trop souvent à l'air pur du dehors, ils entamèrent une fièvre-marathon. Immobiles, ils aspiraient l'air comme de grands marcheurs. Vers la septième journée, ils haletaient comme des coureurs de fond. À la toute fin, ils suffoquaient tous en chœur, entravés par leurs poumons trop étroits. Pendant trente jours, Sainte-Souffrance retint ainsi son souffle. Des bulles odorantes remontèrent à la surface du Trou, et les chiens cessèrent d'aboyer pour ne pas gaspiller l'air. On cracha, on toussa, et les glaires ferreuses finirent d'évacuer les toxines.

L'arrivée des premiers chèques du Ministère redonna le rouge aux joues des têtes-brûlées.

Lorsque le village put respirer à nouveau, Petite-Mouche hurla sur le perron, et Patron apprit qu'elle faisait pousser des bras et des jambes dans son ventre. Remis sur pied, il dut accepter un nouveau travail à la boucherie de Sainte-Souffrance, connue de tous pour sa barbaque et ses magouilles avec le Ministère. Même si les Souffretins avaient perdu leur gagne-pain, la boucherie faisait des profits en or. On oubliait la mauvaise fortune en se gavant de bacon trop gras, de poulets à saveur de plumes et de steaks nerveux. Le village entier ruminait une viande à la limite de l'expiration, et chacun broyait du noir, terrassé par les brûlements d'estomac.

La boucherie Jusqu'à l'os était tenue par le gros Pile-Poil, qui prêchait farouchement la théorie des Torpilleurs. Quelques jours après la formation du Trou, il avait entrepris de discréditer les habitants de l'autre rive en des termes d'une telle véhémence qu'il avait l'air d'un cracheur de feu. Pile-Poil jubilait à l'idée que les gens de son bord du Trou n'iraient plus jamais chez l'épicier, désormais établi sur le territoire des Flotteurs. Plus personne ne pourrait se passer de ses services de traiteur avarié.

Pile-Poil était de ceux qui ne gardent aucune trace du temps où ils étaient de simples petits garçons aux genoux sales et au garde-robe rempli de monstres. Il semblait avoir toujours porté avec impatience les preuves de ce qu'il était devenu : un homme tout d'une pièce. Couchers de soleil, pleurnicheries sur le

bonheur, amour d'une femme, tout ce qui se rapprochait d'une métaphysique mièvre était violemment écarté du champ de ses préoccupations. Même à l'école de rang, il avait déjà cinquante-neuf ans. Les jambes écartées, les mains derrière le dos, il devisait dans la cour de récréation sur les aléas de la température. Son surnom lui venait d'ailleurs de sa capacité à prédire le temps avec une terrifiante exactitude, toujours pile-poil, comme si les nuages venaient lui chuchoter leurs intentions au creux de l'oreille.

Avant l'apparition du Trou, on racontait que des rats gros comme des chiens crapahutaient à la cave de la boucherie et que Pile-Poil servait en sauce des vieillards qui avaient eu le malheur de s'égarer près de son officine. La nuit, les râles stridents de scie à viande suggéraient qu'on s'y adonnait à des massacres obscurs. Le principal intéressé se gaussait de ces rumeurs, occupé qu'il était à peaufiner ses techniques de marketing douteuses. Ses mots avaient l'allure de chatons jouant avec des balles de laine. Pile-Poil ne se contentait plus de donner des saucisses aux enfants ou de jongler avec des rognons. Il permettait même à qui le voulait d'actionner la moulinette poisseuse qui servait à remplir les boyaux. Les clients se prirent d'affection pour celui qu'ils ne voulaient pas décevoir en ne lui achetant pas assez de côtelettes de porc. Les affaires roulaient bon train, et tous oublièrent jusqu'à la provenance de l'infâme hachis du maître-boucher.

Les amateurs de sentiments se régaleront du récit des funérailles de Petite-Mouche, décédée en donnant naissance à des jumeaux, neuf mois après l'embauche de Patron à la boucherie Jusqu'à l'os. Attirés par le fumet nauséabond de la rumeur populaire et par les ragots sinistres qui suintaient des chaumières, tous laissèrent de côté leurs querelles pour vivre ensemble dans la toute nouvelle chapelle un simulacre d'harmonie. Seul l'obstétricien, dont personne n'avait eu de nouvelles depuis l'accouchement funeste, était absent de la cérémonie. Le cercueil était déposé à l'avant de la nef, et Patron entendait les mouches chanter autour du visage de sa femme, bourdonnant le même air que sur les viandes de la boucherie. Il ne pouvait s'empêcher de la voir, consciente au milieu de sa propre mort, alors que son cœur se transformait en boue. Patron comprit que Petite-Mouche était bel et bien partie. Que les os craquent, et qu'on n'y peut rien.

Après le service, les villageois, les bras chargés de bonnes intentions, balbutièrent quelques paroles réconfortantes à l'endeuillé du jour, qui reçut cette sympathie de circonstance le visage vide. Ce n'est qu'après l'enterrement que Patron se sentit imposteur, comme s'il vivait une peine qui n'était pas à lui, laissée là par quelqu'un d'autre. Personne ne lui avait dit qu'on entre dans la folie à pas feutrés, qu'on devient une Petite-Mouche sans faire de bruit, sur la pointe des pieds pour ne pas déranger la poussière qui cache les motifs du plancher. Les jours suivants, Patron sentait qu'il devait se promener parmi les objets sur lesquels s'étaient posés les yeux

paniqués de sa femme. Tout devait demeurer en place, même les poubelles, rongées par une colonie de vermine agressive et bruyante qui troublait le sommeil de Patron. Le temps s'abîmait sur les objets qui avaient appartenu à Petite-Mouche et lui laissait le sentiment que les horloges venaient s'abreuver dans la maison.

Après l'enterrement de sa femme, une fatigue tomba sur Patron comme une énorme langue et lui courba le dos. Un matin, pendant l'inventaire, il sentit qu'il était en train de perdre ses mains. Il ne pouvait s'empêcher de frissonner en pensant à son père, un homme cruel qui n'avait jamais eu l'idée d'ajouter l'affection aux obligations paternelles et qui répétait qu'on devait toujours travailler, sinon les mains allaient se dessécher et tomber. Homme autoritaire entre tous, il avait imposé au petit Patron le dur labeur de la ferme familiale afin de le tenir dans l'épuisement nécessaire pour empêcher la tristesse de s'incruster. Lorsque le corps est brisé, le sang irrigue moins bien les organes, les muscles et les glandes qui servent à pleurer. Patron avait la conviction que son paternel, sa vie durant, avait été dans l'erreur. Le travail ne parvenait jamais à briser la douleur. Quelque chose comme de la haine grandit rapidement en lui. Patron s'abandonna dans la viande et massacra une bonne centaine de vaches à la seule gloire du steak haché. Armé de son couteau, il avançait quatorze heures par jour dans une forêt de nerfs.

Un jour, Pile-Poil et Patron étripèrent un veau. En sciant les pattes de l'animal, le maître-boucher s'était

alors tourné vers Patron : « La pitié, c'est bien beau, mais l'appétit, c'est mieux. » Plus il faisait boucherie, plus Patron était convaincu : tripes, foies et autres abats n'avaient rien de transcendant. Tout naissait dans la noirceur des instincts, et la mort n'était qu'une autre forme de l'appétit. Il se remémora le jour des funérailles et ne put s'empêcher de voir Petite-Mouche dans son cercueil sans penser à un corps sans plus de valeur qu'un simple repas. Sans son sourire, sans ses mots, elle se résumait à un montage de viande habillé de peau. Petite-Mouche n'était plus qu'une marchandise que l'on aurait pu vendre à la livre, et peut-être même à rabais.

Patron se dilua dans l'alcool.

Lors d'une soirée particulièrement déprimante et inondée, Pile-Poil l'invita avec un sourire de courtisane un peu trop grasse dans son salon privé, décoré de toiles d'araignée et de tas de poussière. Le maître-boucher ouvrit la trappe du plancher de la boucherie, et une forte haleine d'alcool monta au visage de Patron. L'étourdissement qui le gagna ne le quitterait plus. Pile-Poil passa devant. À la cave, Patron aperçut le gigantesque alambic bicentenaire, buisson de ferrailles et de tuyaux qui ne cessait de croître au fil des améliorations apportées par les générations de propriétaires. Dans la famille de Pile-Poil, on était truand, trimardeur et crapule depuis des lustres. L'arrière-arrière-grand-père de Pile-Poil, l'un des derniers Strangulateurs, disait-on, l'avait fabriqué après sa conversion en contrebandier. Spécialisé dans le vin de messe frelaté, il en fourguait aux églises du coin, étrangement toujours à sec.

Aucune lumière ne perçait les profondeurs de la cave, où rampait une chaleur écoeurante. Pile-Poil demanda à son nouveau partenaire d'ivresse de lui apporter le seau rempli de cerises à cochons et en jeta quelques poignées dans la grande cucurbit. D'un geste solennel, il trempa un gobelet dans un tonneau qui fermentait et le tendit à son employé. Pendant plus d'une heure, ils regardèrent ainsi les cerises bouillir et sifflèrent un nectar sans pitié pour leurs pauvres boyaux. Patron cherchait dans les volutes de vapeur un peu de réconfort. Aucun signe ne se dessinait. Rien ne le calmait. Il but et rebut. À son troisième verre, Pile-Poil s'allongea à côté de son nouvel ami qui regardait le décalitre se remplir d'un liquide rouge et odorant. Au bout d'un moment, il s'enfonça dans ses ronflements et ses rêves sans couleur. Incapable de dormir, Patron abandonna Pile-Poil à son naufrage. En passant devant les travailleurs de nuit qui frappaient de la bidoche pour l'attendrir, il entendit quelqu'un lui dire de se méfier du maître-boucher. Sa tête n'était plus qu'un battement.

Dehors, la nature faisait son deuil de l'été. Octobre dévorait septembre et laissait les arbres grelotter dans la nudité de leurs branches. Devant le paysage baigné par la lueur de la lune, Patron se mit à réfléchir à ce qui se tramait sous cette pierre, à ce qui frémissait au creux de la rivière, à ce qu'on voyait non loin de cette racine, à ce qui bouillait sous la boucherie. Un oiseau nocturne signala sa présence. Patron s'en voulut de ne pas comprendre la langue des hiboux. Il s'agenouilla et vomit. Au matin, Pile-Poil le trouva, abruti par trop d'insomnie et de cocktails aux

cerises à cochons. Patron pointa les grandes affiches antisuicidaires plantées dans les montagnes, et dit : « Le paysage est triste, Pile-Poil, et j'arriverai jamais à le consoler... »

Les semaines passèrent, marquées par les nombreuses gueules de bois et les délires éthyliques. Patron voyait se multiplier les pattes aux araignées. Il dormait en plein jour, revoyait Petite-Mouche dans l'éclat de l'été, lorsque la lumière pleine des haches du soleil tranchait les nuages et faisait briller ses yeux. À la fin de la journée, des tremblements le secouaient, le forçant à boire à la cave pour que l'alcool écrase les insectes aux pattes multiples et le laisse à un endroit de sa mémoire où sommeillait ce qui lui restait de Petite-Mouche.

Pile-Poil jugea que Patron était suffisamment mûr pour s'enfoncer plus profondément dans la cave.

Le grand soir, il le conduisit jusqu'à une porte cachée derrière l'alambic et s'ouvrant sur un vestiaire anormalement propre, éclairé par trois ampoules nues. Au mur, quelques cintres vides et trois affiches du Ministère, semblables à celles qui éraillaient les montagnes : « Mourir fait souffrir », « Seuls les chats ont neuf vies », « Suicide = meurtre ». Sur une petite table, une brochure (*Reste avec nous*) était déposée à côté de quelques revues périmées qui rivalisaient d'astuces afin de raviver la flamme dans les couples ennuyeux. Un petit écriteau rappelait que l'ivresse n'était pas tolérée en ces lieux ; tous les visiteurs devaient se soumettre à un test d'alcoolémie. Pile-Poil précisa que c'était le vestiaire de la clinique où les

patients devaient laisser leurs effets personnels et remplir quelques formulaires, dont un qui attestait qu'ils avaient l'âge du consentement légal. Patron bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

Le vestiaire débouchait sur une salle de projection plongée dans le noir où l'on discernait les contours d'un fauteuil de cinéma. Mais la pièce grande comme une main ne sentait pas le maïs soufflé. On y projetait, précisa le maître-boucher, un court métrage réalisé par le Ministère où défilaient des paysages bucoliques et des enfants batifolant sur une mélodie enjouée. À un moment, c'était le drame : une petite fille tombait, le genou écorché. La musique passait alors en mode mineur pour épouser toute sa douleur. Un petit garçon bouclé, étrangement laid, s'approchait pour embrasser l'infortunée. La trame sonore explosait en glissandos galopants, et la fillette retrouvait en l'espace d'une mesure son sourire d'une blancheur irréaliste. Cet hymne au bonheur en seize millimètres s'achevait sur un point d'orgue lar-moyant où des artistes jadis à la mode se tenaient par le cou en entonnant un hymne à l'espoir entendu plusieurs fois aux célébrations de la fête nationale.

Surmontée l'épreuve de la projection, le patient, car c'est ainsi qu'on devait le nommer, passait au confessionnal où, s'il le désirait, il ouvrait son cœur à un curé urgentologue chargé de dissuader le désespéré et de vanter l'étonnant pouvoir salvateur de la foi. Un jour, raconta Pile-Poil, un patient avait enguirlandé l'homme d'Église en martelant que le Christ pardonnait tous les péchés, sans exception. Piqué au

vif, le curé était sorti du confessionnal et avait lancé à la tête de l'hérétique son calice de fer fabriqué par la Holy Grail Incorporated. Pile-Poil trouvait encore parfois des hosties moisies dans tous les coins de la pièce. De moins en moins de gens se confessaient dans la zone de pénitence, la plupart préférant fumer l'unique cigarette que le Ministère fournissait. Afin d'éviter une immolation fâcheuse, le briquet était confié au curé qui, au fil des visites, faisait plus souvent qu'autrement office de simple allumeur. Le tabagisme augmentait en suivant la courbe de l'indice de croissance des impies dans le canton.

La dernière porte, menant vers la « zone finale », était verrouillée à double tour et s'ouvrait avec une clé ornée d'une fleur de lys que Pile-Poil portait sur lui en tout temps. Sur la table à l'entrée étaient déposés une brochure (*Il n'est pas trop tard*), du papier, un stylo et un registre où le patient devait inscrire son nom et les raisons de sa visite. Patron consulta le grand livre aux ferrures dorées barbouillé des signatures des condamnés :

***Dent d'Argent du rang 4, tête-brûlée.***

Cause : perte de statut.

***Seigneur Soissons, propriétaire  
de la vieille mine.***

Cause : deuil impossible.

***Peton Pieds Palmés, cultivateur.***

Cause : température désespérante.

***Toutate Face Plate, acteur.***

Cause : laideur excessive.

***Tristounet Tunström, écrivain.***

Cause : manque cruel de lecteurs.

***Docteur Jacobson, obstétricien.***

Cause : traumatisme insurmontable.

Après avoir ramassé une corde avec nœud certifié parmi toutes celles accrochées au plafond et soigneusement classées selon le poids des désespérés, le client devait choisir son forfait. Pour mille dollars, le patient se rendait simplement à la salle de pendaison, une antichambre à peine plus grande qu'un placard, pour s'exécuter. Pour deux mille dollars, le Ministère offrait l'adhésion à vie au service de lettres d'adieu (*Les mots pour le dire*) piloté par un personnel de rédaction agréé, courtois et discret. Le client pouvait aussi opter pour l'endroit de son choix, à condition que celui-ci soit sur le territoire du canton. Une corde non utilisée pouvait être rapportée là où la loi le prescrivait, et la consignation de cinq cents dollars était rendue. Le Ministère n'autorisait que le suicide par pendaison homologuée. Chaque corde était répertoriée, et après usage, on en notait le numéro pour ensuite la renvoyer aux usines de textile du Ministère.

En compilant les données fournies par les Agents du suicide (ADS), le Ministère avait établi qu'un suicide coûtait autour de douze mille dollars à l'État. Une corde dûment cataloguée et récupérée sur un

cadavre permettait l'économie de certaines étapes coûteuses : autopsie, enquête criminelle, médecin légiste, etc., et il ne restait qu'à envoyer une lettre à la famille. Le Ministère ne faisait pas dans la dentelle morale. Il offrait simplement un service utile.

Patron resta silencieux pendant toute la visite. Pile-Poil lui annonça qu'il avait besoin de lui pour tenir son centre de services. Avec la fermeture de la Holy Grail Incorporated, l'affluence massive de clients ne lui permettrait plus de se concentrer sur les activités entourant le Carnaval de la nature, qui arrivait à grands pas. À l'approche de sa retraite, Pile-Poil voulait que le comptoir Matalik C38 continue à desservir les gens du canton. C'est ainsi que Patron devint assistant boucher le jour et ADS la nuit.

Après son quart de travail, il se rendait à la cave et jouait son rôle sans afficher l'ombre d'une émotion. Un homme qui avait flanché durant la projection parla de Patron comme d'un ennemi public numéro un et d'un lécheur de mouise matalienne. Le Ministère recherchait des gens comme lui pour occuper cette délicate fonction.

C'est uniquement parce que la mort de Petite-Mouche lui avait creusé une fosse dans la poitrine qu'il accepta le poste d'ADS officiel du canton. Patron occupa sa fonction du mieux qu'il put. Il fit signer les registres, classa les formulaires et accepta d'éteindre les dernières cigarettes. Son visage ne fut d'aucun secours pour personne. Ses traits dissous ne formaient plus qu'un masque de cuir lisse. Son âme gisait quelque part à ses pieds.

Après plus de sept mois comme ADS, Patron maîtrisait les techniques et règlements entourant le trépas autonome légal. De son côté, Pile-Poil eut tout son temps pour aiguiser ses couteaux et préparer ses employés à assister les familles lors du Carnaval de la nature. Lorsque le sang commencerait à couler, il faudrait garder le contrôle sur l'assistance.

Chaque retour du printemps, Sainte-Souffrance célébrait le Carnaval de la nature, événement coloré et fort apprécié de toute la famille qui culminait avec la fermeture de la chasse aux bêtes. Trop nombreuses dans le mur d'épinettes, elles faisaient des ravages chez les petits enfants. On organisait alors des battues, authentiques holocaustes dédiés à la mémoire des dévorés de l'année. Sous de grands chapiteaux chauffés par le soleil reposaient des carcasses d'ours ou de coyotes dévoilant impudiquement l'intimité de leurs entrailles au regard des curieux. Une odeur de fourrure et de sang flottait à l'intérieur, et les Souffretins organisaient des concours pour savoir qui résisterait le plus longtemps sans vomir. Dans un pays aux hivers trop longs, on a tendance à préférer les passe-temps simples et peu onéreux.

Avant la foire aux équarrissages, le maire de Sainte-Souffrance et le curé s'avançaient sur l'estrade et s'adressaient aux familles du village, impatientes de commencer à découper leurs animaux. La plupart du temps, le maire commençait son discours en fustigeant la forêt. Toujours, il finissait en hurlant : « À

bas les ours, mort aux prédateurs aux dents pointues ! » Les festivités pouvaient enfin commencer. On piquait les panses grasses avec de grands couteaux, et les premières femmes quittaient le chapiteau la main sur la bouche. Le curé bénissait l'assemblée affamée et un long « Amen » flottait sur les craquements d'os et les bruits des nerfs se rompant comme des élastiques.

Patron débarqua au Carnaval de la nature alors que le maire en personne tranchait la gorge de l'ours le plus gros. Les musiciens de l'ensemble Richard-Adams entonnèrent maladroitement un air du pays. Sur les grandes carcasses, on célébrait une messe de mouches en état de grâce. Le plancher se couvrait d'un sang épais et glissant. Les hommes vomissaient puis se remettaient à l'ouvrage, arrachant la peau, tirant les viscères avec un entêtement de loup-garou. Patron se sentit heureux au milieu de ce chaos. Il fit apporter un bébé ours pour plonger sa main dans sa poitrine et lui arracher le cœur. Il s'agenouilla avec, dans la main, l'organe qui palpitait encore et pleura de joie, les bras levés au ciel.

Au même moment, Petite-Mouche fit son entrée sous le chapiteau. À travers un voile de sang, il la vit dans sa robe rouge. Elle saignait de l'œil. Petite-Mouche lui fit signe de la suivre. Il se dirigea vers la sortie et croisa le curé Joseph, qui ne lui sourit pas. Il travaillait pour le Ministère.

Patron la suivit jusqu'à la cave de la boucherie et but avec elle un dernier verre. Petite-Mouche dansa pour lui. Ses seins sucrés remplissaient sa robe.

C'était regarder le matin que de la voir. Elle accumulait dans ses gestes tant de chaleur qu'il y en avait encore assez pour Patron. Étourdie, Petite-Mouche s'assit sur une vieille chaise. Patron s'élança pour la prendre, serra le dossier de bois sec qui se brisa net. Patron n'avait qu'un craquement dans les bras. L'angoisse des routes vides, l'angoisse des matins gris de son enfance, s'enfonça dans ses mains comme une écharde. Petite-Mouche voulait qu'il parte pour le ciel sur un cerf-volant porté par sa peine. Elle avait pris le reste de sa vie.

Patron grimpa sur le toit de la boucherie. Le chapiteau où l'on célébrait le Carnaval de la nature brûlait dans le crépuscule. La bagarre entre Torpilleurs et Flotteurs enterrait le bourdonnement des mouches. C'était le dernier Carnaval de la nature qui se terminait. Le Trou s'assombrit et se recouvrit d'une grande paupière. Tout devint clair : Patron n'avait pas su comprendre l'oubli.

Dans un geste rapide, il se lança du toit pour que sa tête se fracasse et que s'écoule de cette fissure l'accouchement des jumeaux, les visages aperçus dans la viande, les cordes qui se balançaient avec des mouvements de pendule, les courbes de Petite-Mouche coulant entre ses doigts. Au contact du sol, son crâne s'ouvrit et une flaque de sang et de souvenirs alla gâcher la robe d'une vieille femme qui passait son chemin. Patron ferma les yeux et sentit une dernière fois sur ses lèvres la caresse liquide de la peau de Petite-Mouche.



III

La soif des mains



Toutes les quatre ou cinq nouvelles lunes, un nouvel orphelin débarquait dans le canton. Les parents involontaires émergeaient d'une longue cuite avec, à leurs côtés, un bébé qui babillait parmi les bouteilles vides. Tombé là sans avertissement, le cher ange était aussitôt abandonné sur le perron de l'orphelinat Arthur-Buies. Puis, on retournait boire, la conscience soulagée et le gosier sec.

La vénérable institution fondée après la marée d'orphelins de 1909 n'était pas un lieu recommandable pour les marmots. Son délabrement donnait à penser qu'elle avait été déféquée par un nuage à la panse grise et orageuse. Une fenêtre sur trois était cassée. Au printemps et à l'automne, les oiseaux migrateurs s'arrêtaient à l'orphelinat pour reposer leurs ailes et demeuraient quelques jours parqués serré dans les combles du toit. Dans certains corridors, on devait hurler pour se comprendre tant les cacardecements saturaient l'air de décibels. La nuit, le froissement des plumes et la marche palmée des volatiles insomniaques troublaient le sommeil de la centaine d'orphelins grelottant sur leurs lits de paille.

Soudainement attirés par les nourritures terrestres et les indemnités compensatoires pour la déréliction offertes par le Ministère, les frères de l'ordre du Précieux-Sang-Versé avaient massivement défroqué depuis la fermeture de la Holy Grail Incorporated. À grand renfort de subventions et de brochures glacées, on suggéra aux bons frères contaminés par le désespoir des chômeurs de ne plus afficher ouvertement leur religion et de faire de l'orphelinat une sainte institution laïque (la routine étant plus tenace que la foi, on continua néanmoins à dire la messe une fois par semaine). Les frères devinrent des pédagogues, leur bedaine prit de l'expansion et les bâtiments s'affaissèrent, chatouillés par les glissements de terrain successifs causés par l'élargissement du Trou. La majeure partie des maigres subventions octroyées par le Ministère servait à masquer les lézardes qui, tels de mauvais sourires, menaçaient de dévorer les fondations. On enseignait sur des cartes où le Canada ne comptait que sept provinces, et l'unique ballon du gymnase ressemblait à une vessie-de-loup. L'enseignement s'articulait autour de trois grands préceptes : être de mauvaise humeur tout le temps, frapper sur les doigts désobéissants et s'assurer que les dents étaient brossées à huit heures tapant. L'hygiène était négligée mais dans les bouches, un éclat fluoré illuminait le rare sourire des enfants qui avaient encore le courage d'espérer. Grâce au programme Carie zéro du Ministère, on fournissait brosses et dentifrice à ces pauvres petits qui, sinon, se retrouveraient, en plus d'être privés de parents, privés de dents.

À l'orphelinat, les poubelles engraisaient et attiraient la vermine des environs, mais les assiettes étaient toujours maigrement garnies. Les déchets semblaient avoir plus d'appétit que les pensionnaires. Les fermes et les marchés avoisinants offraient leurs denrées périssables avec une générosité qui rimait trop souvent avec avarié. À l'approche de la date d'expiration d'un produit, les gens ouvraient plus facilement leur frigo. Il aurait fallu griller au lance-flammes les immondices pour espérer un minimum de salubrité. Le concierge, monsieur Face-de-Chat, effectuait des frappes chirurgicales et descendait le moindre rat, canardait les malheureux renards ou les corbeaux qui s'approchaient du tas fumant. Véritable tireur d'élite, il était capable, à ce qu'on raconte, d'abattre des cafards à la carabine. De huit heures le matin à huit heures le soir, les coups de feu se répercutaient sur les murs déjà chancelants de l'édifice. Le seul moment où tout s'effaçait, où Dieu lui-même semblait vouloir calmer cette infection, c'est lorsque la neige s'acharnait sur le décor. Alors, rien d'humain ne grouillait autour de l'orphelinat, rien de superflu dans ce paysage qui luttait pour conserver ses couleurs.

Un soir, l'orphelinat Arthur-Buies faillit s'envoler en fumée. On identifia l'incendiaire : un enfant taciturne dont le visage ressemblait étrangement à celui de la Vierge à l'entrée de la chapelle. Il se déplaçait avec une grande économie de gestes, sa démarche était fragile ; ses pas, petits ; ses balancements de

bras, nuls. Les autres orphelins l'appelaient Visage-de-Plâtre, Vierge-Marie, et finirent par le baptiser simplement Statue. On le croyait idiot, parce qu'il ne parlait jamais. En vérité, il possédait à huit ans un vocabulaire qui aurait fait pâlir de honte la très grande majorité des pédagogues.

Enfant solitaire, Statue avait l'habitude de brûler des papiers sur lesquels il écrivait des mots pour qu'ils montent chez les morts. Comme la fumée s'élève vers le ciel, là où les défunts vivent, Statue espérait que ses parents puissent lire dans les volutes des feuilles brûlées les mots d'amour qu'il leur écrivait. Il oblitérait de son espoir chaque lettre et allait amoureusement y mettre le feu en guise d'offrande à ceux qui l'attendaient, cachés derrière les étoiles.

Lorsque Statue posta un trop gros paquet d'envies de partir par la fumée, ce qui provoqua un début d'incendie dans les rideaux froissés de l'orphelinat, les pédagogues y allèrent de leur spécialité : les claques chauffantes autour des oreilles. Les jours suivants, l'épistolier pyromane vit sa ration de gruau coupée de moitié. Statue devint plus maigre, et on crut voir une lueur noire s'allumer dans son œil. On lui interdit d'aller jouer dehors. Son teint couleur de craie passa au vert pâle, ses lèvres se desséchèrent. L'innocence tant attendue n'apparaissait pas sur son visage. On lui confisqua sa brosse à dents. Son haleine de dragon désespéra les pédagogues de le guérir de ses manières de flambeur. On se tourna alors vers les brochures du Ministère et leurs théories modernes qui devaient faciliter, assurait-on, la

résolution des problématiques propres aux turbulences prépubères chroniques. La brochure A-28 (*La civilité puérile et honnête*) préconisait l'application de compresses d'eau froide sur la nuque et derrière les genoux, le tout accompagné de séances journalières de dialogues avec « l'enfant troublé par les dérèglements hormonaux accompagnant la croissance ». Loin de faire l'unanimité, cette technique déclencha un débat houleux qui ne se calma qu'au moment où un pédagogue inquiet annonça que Statue était alité depuis trois jours. On lui redonna son grua.

Statue n'eut d'autres choix que de se conformer aux ordres des pédagogues, mais garda l'espoir de pouvoir envoyer d'autres missives recommandées dans le bleu du ciel et, peut-être, d'écrire une longue lettre sur tous les murs de l'orphelinat et de la poster dans un grand incendie. La bouche des anges serait pleine de sa prose emboucanée. Même Jésus s'étoufferait et reconnaîtrait qu'il a fait une erreur, avant de lui renvoyer ses parents.

Les lubies incendiaires de l'enfant ne surprisent pas les pédagogues, eux qui savaient que, depuis le jour de sa naissance, il portait le glaive du Mal et l'épée de la Destruction. Statue était entré à l'orphelinat voilà huit ans, par une nuit sans lune où les éclairs, le vent et le froid avaient condamné au silence toutes les mouches du Trou. Sous sa pâleur et son regard soumis dormaient des instincts de barbare qui l'avaient poussé à tuer sa mère alors qu'elle le libérait des douceurs de son ventre. Les rumeurs parlent d'une bagarre entre frères jumeaux lors de

l'accouchement pour déterminer qui sortirait le premier. Les pédagogues, toujours prêts à déjouer le Malin, avaient tout de suite neutralisé le nourrisson avec un traitement de bains d'eau glacée triple bénédiction. C'est bien plus tard que Statue apprendrait les circonstances tragiques de sa naissance et qu'il pourrait dire, à la suite de certains Souffretins un peu trop enthousiastes et un brin plus lettrés, que le bœuf de l'ironie et l'âne du sarcasme s'étaient penchés sur son berceau, où son frère cyanosé dormait en sifflant, et où lui-même cherchait le doux visage de Petite-Mouche parmi tous ceux, hostiles, qui volaient autour de lui.

Privé de courrier enflammé, Statue écrivait dans un journal qu'il cachait sous la pendule de l'horloge grand-père du hall d'entrée. La nuit, il se levait et se faufilait à l'intérieur du mécanisme par une petite porte sur le côté et noircissait des pages tandis que la pendule passait devant son nez comme une hache qui fend le temps. Dans les premières pages de ces *Cahiers de l'horloge*, on peut lire, dans un style synopé, sans doute rythmé par le tic-tac monotone : « Lorsque j'ai peur / Souvent longtemps / Des doigts crochus / Grattent mes os. / Je veux mourir / La bouche ouverte / Pour que des fleurs / Poussent dedans / Pour que je les / Arrose avec / Mes larmes chaudes / Chaque fois que / Je m'ennuierais / De mes parents / Qui ont aimé / Mieux décéder / Au lieu de vivre / Entre mes bras. »

Quelque temps après l'autodafé raté de l'orphelinat, Statue fut témoin de l'activité secrète de l'un de ses camarades, ce qui lui attira d'autres ennuis et d'autres punitions pédagogiques. Une nuit, le fils Mailloux quitta le dortoir tandis que les autres dormaient, vêtus d'un caleçon déchiré qui leur couvrait mal les fesses. Croyant tous les orphelins endormis, le fils Mailloux s'adonna à son vice, non loin de la grande pendule où écrivait Statue, et rendit son camarade complice d'un secret encore plus grand que celui du pédagogue qui aimait renifler les chaussettes malodorantes des enfants.

La langue sortie, le fils Mailloux prit son sexe et le secoua avec vigueur, tenant de sa main libre une boîte de céréales sur laquelle une plongeuse olympique vantait les mérites du blé. Statue assista au séisme humide et pensa à un volcan cracheur de lave. Le lendemain, il ne put s'empêcher de révéler l'activité secrète du noctambule onaniste, moins pour lui causer un tort que pour essayer de savoir ce que les autres pensaient de ce passe-temps qui semblait laisser dans la main la douceur d'un oiseau.

Le chemin de croix commença pour le fils Mailloux qui ne pouvait demeurer plus d'une heure sans malmener son entrejambe. Très vite, on répandit qu'il était doté de couilles en or qu'il se devait de faire reluire chaque demi-heure, ce à quoi les plus vieux ajoutaient qu'il faut bien s'occuper de ses bijoux de famille. Un diable habitait la chair de l'orphelin compulsif et, lors de ses séances d'autosatisfaction, il parcourait, avec des dizaines de mains

poussées exprès pour l'occasion, des seins monstrueux. Chaque fois qu'un pédagogue se penchait pour ramasser des bouts de craie dans le fond de la classe, le fils Mailloux plongeait la main dans son pantalon pour calmer l'animal chaud qui se réveillait. Dans les cours de grammaire, lorsqu'il entendait le mot *féminin*, il se tordait sur sa chaise ; quand on abordait le système reproducteur des fleurs, il sortait de la classe en hurlant.

Pour venir à bout de la testostérone tenace du fils Mailloux, les pédagogues brandirent les compresses d'eau froide. Sous des centaines de litres d'eau glacée, les érections de l'orphelin ne fléchirent pas d'un degré. Les pédagogues finirent par abdiquer devant un fils Mailloux honteux et se contentèrent de lui ordonner de se laver les mains très souvent. De leur côté, les orphelins s'habituaient au vice de leur compagnon et cessèrent de l'espionner, ce qui lui fournit l'intimité nécessaire pour peaufiner son art. Il s'enfourmait dans les oreillers et les craques des murs et avait une prédilection pour l'aspirateur de Face-de-Chat. Il osa même forcer les fesses d'un orphelin avec son membre éternellement assoiffé. L'involontaire s'était réveillé en hurlant et jura après son réveil brutal avoir vu un gros rat disparaître dans un trou trop étroit pour lui.

Le masturbopathe mourut un hiver, victime d'une poudrière agressive alors qu'il revenait de la boucherie Jusqu'à l'os, un alléchant foie de bœuf à fornication sous le bras. Aveuglé par la bourrasque, il suivit malencontreusement les traces d'un ivrogne,

enfoncé par mégarde dans un champ, trop soûl pour retrouver sa maison. Il trébucha sur l'homme gris et reçut au visage un grognement. L'ivrogne emprisonna l'orphelin dans ses bras pour se réchauffer. Au printemps, on les retrouva enlacés dans une pose lascive, leurs os saillant aux extrémités de leurs membres.

La mort du fils Mailloux déclencha une étrange fébrilité libidinale. Le seuil de tolérance masturbatoire atteignit des sommets critiques au moment où les draps craquaient sur les enfants tourmentés. L'éjaculation devint le hobby le plus pratiqué, juste après l'arrachage des cheveux de la docile qui voyait des mariées volantes. Les pédagogues s'alarmèrent à la vue des nombreuses taches sur les rideaux et surveillèrent de très près les petites filles disgracieuses qui risquaient, dans un pareil contexte, d'attraper une grossesse.

Entouré de bruits gélatineux et de soupirs étouffés, Statue ne succomba jamais à la tentation. Mais le sommeil était long à venir. Une angoisse s'empara de son corps décharné et fit résonner son squelette jusqu'à ce que ses mains tremblent. Aucune cuillère à soupe ne parvenait pleine à sa bouche. Plus les nuits de Statue étaient agitées, plus les anges de la chapelle, le dimanche, le fixaient de leurs yeux profonds. Statue appréciait en expert les draperies de leurs vêtements et l'amplitude de leurs ailes.

De plus en plus nerveux, Statue vit passer, une semaine après la mort de Mailloux, un ange dans l'une des salles de cours mal éclairées et puant le mois.

Alors qu'un pédagogue géographe amateur lui demandait où commençait la Gaspésie et où finissait le Bas-Saint-Laurent, un goût de sel et de métal envahit la bouche de Statue, qui n'était plus bon élève et qui voyait à côté de son bureau trois anges venus exprès pour le gronder. Son nez commença à saigner, et des rigoles dessinèrent des parenthèses aux commissures de ses lèvres. Quand ils replièrent leurs ailes, les plumes volèrent, détachées de ces êtres pris quelque part entre les animaux et les saints. Les anges avaient la bouche pleine de lumière et s'exprimaient dans la langue des bougies, des ampoules et du soleil. Statue dut fermer les yeux, parce qu'ils parlaient trop fort. Ils l'accusaient de la mort du fils Mailloux. L'ange le plus blanc éclata en sanglots, les deux autres se grattèrent l'entrejambe, sans doute pour calmer une démangeaison. Des battements d'ailes traversèrent la tête de Statue. Quelque part loin de lui, le pédagogue lui demandait d'essuyer le sang sur son menton.

Peu après ces événements, on retrouva Statue à genoux près des ordures himalayennes. Il jurait que le concierge Face-de-Chat avait transformé des mottes de terre en oiseaux. Sur les ailes de ces curieux animaux, il avait collé des feuilles d'érable et de bouleau noir, puis il avait soufflé dessus et, comme par magie, les mottes de boue avaient lancé un cri et s'étaient envolées jusqu'à ce que leurs ailes de feuilles s'embrasent d'un feu blanc. De volatiles salissants, elles étaient devenues des étincelles qui se confondaient avec les astres. Face-de-Chat était un constructeur d'étoiles. Interrogé sur ses activités au fort potentiel hérétique, le concierge répliqua qu'il

n'avait fait que sortir les vidanges et mettre un peu de terre par-dessus. Après, il s'était allumé une cigarette, peut-être deux.

Les pédagogues virent d'un très mauvais œil les fièvres de Statue. À tout prix, il fallait garder cet enfant vivant, sinon les subventions pour l'aide à l'enfance allaient encore s'atrophier : l'orphelinat avait atteint le seuil maximal de pertes infantiles mensuelles. Tout de suite, on plaça Statue à l'infirmerie de l'orphelinat, où il vécut pendant quelques semaines dans la fièvre et la musique, dans un lieu impossible où parle la lumière et où les parents aiment encore leurs enfants.

Les pédagogues s'acharnèrent sur lui avec la patience des corbeaux devant une créature à l'agonie. Afin de guérir le pauvre enfant, le responsable de l'orphelinat surprit ses collègues en proposant de faire de Statue le lecteur officiel des saintes Écritures à l'office du dimanche. La frange des pédagogues nouvellement attachée aux voluptés d'ici-bas s'opposa à la thérapie évangélique en soulignant que les saintes Écritures n'avaient plus leur place dans l'apaisement « des tourments de l'âme adolescente et des mutations opérées par les organes de structure glandulaire ». Insulté par cette outrancière collaboration avec le Ministère, le responsable hurla pour réaffirmer son autorité, cracha des insultes à l'endroit des hauts fonctionnaires et condamna les ravages de l'époque sur l'esprit de ses contemporains. De toute façon, il fallait à tout prix remplacer le vieux liseur blasé qui bavotait sur les missels gondolés depuis

une bonne cinquantaine d'années. Les pédagogues finirent par consentir à laisser l'enfant occuper la fonction peu convoitée de lecteur des textes sacrés, impressionnés moins par les arguments du responsable que par le rouge vermeil de son visage.

On fleurit la fenêtre de la chambre de Statue à l'infirmierie, et les abeilles affamées chassèrent les mouches. Une infirmière trop souriante, que Statue détesta par-dessus tout, lui fit piqûre sur piqûre pour calmer ce qui bouillait entre ses deux oreilles. Bien installé dans son lit, l'orphelin put commencer à lire des livres qui lui permettaient de pleurer les mains pleines de pages tristes qui ne demandaient qu'à brûler. Il dévora la Bible et son gruau avec la même boulimie.

Remis sur pied, il prit la place du vieux liseur qui acheva de s'enfoncer dans ses balbutiements baveux. À la surprise générale, ses performances oratoires firent espérer aux pédagogues que l'orphelinat Arthur-Buies produirait autre chose que de la racaille seulement bonne à fabriquer des orphelins en série. On se mit à rêver des enveloppes à la performance qu'envoyait le Ministère chaque fin d'année pour récompenser les institutions d'enseignement qui avaient un programme de pédodontie irréprochable, un taux de modernité suffisant et un ou plusieurs élèves qui réussissaient avec une note de 95 % et plus l'épreuve uniforme de civilité puérile et honnête.

On enferma l'unique espoir de l'orphelinat dans la bibliothèque, où il passa le plus clair de son temps à

poignarder son cerveau avec des mots compliqués. Absorbé par toutes ces phrases à lire dans l'univers, Statue se détourna des visions de toiles d'araignée qui tenaient les couleurs ensemble et de squelettes qui pédalaient sur des vélos d'os pour faire fuir les nuages. Quelque part à la limite de la nuit, Statue délaissa graduellement ses instincts de pyromane, mais continua à regarder les bougies avec un appétit de phalène.



Plusieurs mois après la découverte de ses talents de prédicateur, on inscrivit le petit Statue, véritable perle de son orphelinat, au programme d'orphelinothérapie, la dernière trouvaille du Ministère, qui consistait à jumeler un vieillard d'un hôpital à un enfant d'un orphelinat. On formait ainsi des couples basés sur la solitude ontologique des deux catégories d'individus : les uns, qui s'ennuyaient ferme, aimeraient naturellement les enfants ; les autres, qui auraient tout fait pour un soupçon de famille, aimeraient tout aussi naturellement les vieux. Le Ministère précisait que la perte de mémoire caractéristique de la vieillesse favoriserait l'échange avec les enfants qui, de leur côté, avaient peu de souvenirs à partager. Ils se retrouveraient ainsi plus ou moins au même niveau. Les enfants timides étaient jumelés avec les vieillards volubiles, qui se perdaient dans le récit de l'âge d'or de la Holy Grail Incorporated et de l'épidémie d'ours du « printemps le plus long » sans que les enfants osent les interrompre. Quant aux orphelins turbulents, ils devaient endurer la compagnie de grands-pères aux mains baladeuses, qui ne parvenaient jamais à les asseoir sur leurs genoux tremblotants.

On jumela le triste Statue avec le vénérable Boissec, d'une laideur à faire pleurer les miroirs, maître en flatuosités sonores et spécialiste des gloussements à l'intention des infirmières. L'homme était riche, et le responsable de l'orphelinat avait cru bon de le jumeler avec son meilleur élément.

Boissec parlait souvent de sa femme qui l'avait abandonné, voilà une bonne cinquantaine d'années, pour un Néo-Brunswickois au plus joli minois que lui. Sa trahison l'avait plongé dans une profonde dépression qui lui avait fait voir la fin des choses partout. Les jours de pluie, il priaït pour les insectes qui allaient se noyer dans les flaques d'eau ; la nuit tombée, il se désolait pour tous les lièvres qui allaient se faire dévorer par les coyotes ; lorsqu'il marchait, il s'accusait d'assassiner l'herbe sous ses pieds. On le retrouva, un jour, prostré sous sa galerie, répétant que la joie était un papillon triste et beau, mais au vol compliqué et aux ailes fragiles. Admis d'urgence à l'asile, Boissec y séjourna plus d'une année, et on lui redonna un goût relatif de vivre grâce à un menu complexe de pilules et une gamme hétéroclite de solutés. Plus ou moins guéri, il décrocha un poste au Ministère après avoir passé les examens d'admission avec succès et s'installa dans la Capitale. Il fut engagé à l'approvisionnement des ADS. Il grimpa aisément les échelons de la hiérarchie obscure du Ministère et abandonna la certitude que la vie n'était qu'un désert éclairé par un soleil opaque. De préposé au café, il fut bientôt autorisé à en boire, pour finalement se le faire servir en premier par le petit nouveau. Noyé dans les inventaires et la paperasse

administrative jusqu'au cou, il en oubliait de respirer. La famille qui lui restait s'habitua à ce nouveau Boissec qui, toutefois, commençait à ressembler à l'oncle Perceval, lui aussi victime d'une surdose de travail et devenu aussi repoussant que les épouvantails qu'il avait passé sa vie à confectionner amoureusement.

Après une quarantaine d'années au sein du Ministère, Boissec prit sa retraite à l'âge de soixante-cinq ans et, ne sachant plus comment vivre sans travailler, se laissa emporter par une délicieuse sénilité qui le transforma en ce que les gens appellent couramment un imbécile heureux.

Le truculent bonhomme avait contracté au fil des ans la curieuse manie de faire des nœuds avec tout ce qui lui tombait sous la main. À l'hôpital, les cordons des rideaux et les tuyaux pour les solutés devenaient des guirlandes de boucles ; au bord des fenêtres, les tiges de fleurs se transformaient en tresses. Boissec maîtrisait tous les nœuds : cul-de-porc, de vache, jambes de chien, etc. Chaque fois qu'il terminait l'une de ses œuvres, il courait la montrer aux infirmières ennuyées, qui le ramenaient à sa chambre pour qu'il finisse ses purées. À Statue, il offrit un superbe nœud de laguis, parce qu'il lui trouvait le même regard que celui des lièvres.

L'orphelin surgissait toujours dans la chambre de Boissec après le dîner, immanquablement constitué de ragoût de pattes de cochon à la farine brûlée et

de fruits trop mûrs ramassés à même le sol. Statue se méfiait de ces odeurs de vieille nourriture et surtout du parfum de javellisant qui contaminait le goût du moindre verre d'eau. Pendant leurs séances d'orphelinothérapie, Boissec tentait d'enseigner à Statue l'art séculaire des nœuds. Le pauvre garçon finissait toujours par s'emprisonner les pouces, les doigts et parfois même les bras. Après chaque visite, il revenait à l'orphelinat avec onze cœurs, le plus gros dans sa poitrine et dix petits au bout des doigts.

Un après-midi, lors de leur séance de nouage quotidien, Boissec fit un nœud de pendu qui creusa des rides sérieuses dans son visage. Sa bouche se remplit d'une marée noire de souvenirs douloureux qui refluèrent de sa mémoire pour noyer sa bonne humeur habituelle. Il y a plusieurs années, dans une autre vie, son emploi au Ministère comportait une fonction secrète qu'il s'était efforcé d'oublier, jusqu'à ce jour. Une fois par semaine, il devait aller de par le canton vérifier la qualité des nœuds de pendu qu'on distribuait aux ADS. Sa grande expertise avait fait de lui le responsable indirect d'un bon millier de suicides réussis. Le souvenir de ces années ténébreuses entraîna chez lui un effet secondaire plutôt ennuyeux : il voulut mourir lui aussi. Mais le bon fonctionnaire en lui se rappela le règlement implacable du Ministère : sans corde homologuée, sa dépouille risquait d'être jetée aux ordures. Pour compliquer les choses, on avait décrété que les fonctionnaires ne pouvaient bénéficier du suicide assisté. D'ailleurs, qui voudrait bien achever ce boute-en-train de corridor, lui qui

émoustillait les infirmières et imitait si bien la musique des boyaux ?

Alors qu'il était à la tête du service de patibulogie, Boissec avait mis au point un nœud de cravate magique qui avait la particularité de ne jamais se desserrer. Chaque Noël, il offrait, avec tout l'humour dont un fonctionnaire est capable, cette cravate nouée à l'un des nouveaux venus qui traînait au bas de la hiérarchie. Dès que le malheureux se passait la cravate au cou et qu'il l'ajustait, la cravate se resserrait, ce qui ne manquait jamais de faire rire ceux pour qui la mort n'était qu'une formalité administrative, qu'une pile de formulaires à noircir. Seul détenteur du secret de la cravate magique, Boissec finissait toujours par libérer le collègue étouffé et bleuisant du joug de sa coquetterie de saison.

Un jour, Boissec demanda à Statue de lui passer une cravate magique alors qu'il portait son habit de soirée usé. L'orphelin s'exécuta sans se méfier du piège que venait de lui tendre le vieux désespéré. Malhabile, Statue ajusta le nœud, mais se prit les doigts dans la cravate et tira pour se libérer. La langue de Boissec explosa hors de sa bouche et tomba mollement sur son menton. Il râla. Statue tirait toujours. Empêtrées dans la cravate jusqu'aux poignets, les mains de l'orphelin se noyaient dans un sang mal oxygéné. Statue regarda Boissec, qui affichait le sourire des poissons, heureux de passer de vivant à chose raide en poussant une dernière mauvaise blague.

La mort de Boissec força le responsable de l'orphelinat Arthur-Buies à remettre en cause le rôle de son établissement dans le programme d'orphelinothérapie. Pendant quelques jours, il cessa d'approvisionner l'hôpital en orphelins, ce qui ne manqua pas de lui valoir la réputation de tueur de vieux en manque d'enfants à bécoter et pris avec un surplus de bonbons collants à distribuer. On convoqua d'urgence les pédagogues. Un vieux était mort devant un enfant : il fallait en profiter pour se faire payer une prime au traumatisme.

L'affaire du vieux sournois mit du sable dans les mains déjà tremblantes de Statue. Son cœur se serrait chaque fois qu'il prenait une poignée de porte, qu'il dessinait avec un crayon ou qu'il devait tourner les pages d'un livre. L'hiver, pour calmer la douleur, il plongeait ses bras dans les bancs de neige. L'été, il laissait pendre ses mains dans les congélateurs à viande de l'orphelinat. Il ne dit jamais ce qui s'était passé ce jour-là, mais quelque part en lui, il savait qu'il avait trouvé, bien que trop tard, le secret de la cravate magique. Il fallait simplement sacrifier ses mains.

Malgré toutes ses malchances, Statue continua à lire avec passion, et chaque livre lu plaçait une chandelle dans les recoins les plus obscurs de son cerveau. Les pédagogues, eux, discutèrent de la nécessité de poursuivre la formation de Statue pour espérer en faire le plus brillant élève du pays. Selon le responsable, le jeune phénomène pourrait même un jour accéder aux rangs des pédagogues et devenir le meilleur d'entre eux. Inquiets, les pédagogues se toisèrent les uns les autres pour savoir qui se ferait remplacer de force par le petit génie. Aucun ne commenta les propos enthousiastes du responsable qui leur faisait miroiter, malgré le danger de perdre leur poste, des repas bien gras, payés avec l'argent des enveloppes à la performance qui couronneraient leurs efforts pour élever à de hauts niveaux la sagacité matalienne.

Statue fit donc ses adieux au dortoir et à la vermine. Il profita d'une chambre privée et vit sa portion de pommes de terre miraculeusement doublée. Le petit ange fut même autorisé à commander de la sauce et, les semaines plus riches, il avait droit à un régime germanique de viande. L'effet sur sa santé fut catastrophique. Les excès de table ruinèrent les

dernières capacités digestives de son pauvre estomac endommagé par des années de cuisine avariée. Affligé d'une nausée tenace, Statue devait fléchir les genoux toutes les heures dans les recoins de la respectable institution pour y vomir ses repas. Le blanc fantomatique de son visage et ses éternels soupirs accentuaient sa ressemblance avec la Vierge. Un jour, le responsable le fit venir à son bureau, exigeant des explications sur ses nombreux évanouissements. Devant ce gros homme au teint qui contrastait furieusement avec le sien, Statue se sentit mal tout à coup et laissa échapper un rot aussi sonore que malodorant. Bon vivant abusant allègrement de la bière d'épinette, le responsable ne se formalisa pas de cette impolitesse aromatique. Statue bredouilla qu'il avait toujours eu l'estomac sensible, qu'il ne supportait que les fruits et les légumes, que la laitue était son légume favori et qu'il s'accrochait en cachette aux bouts de carottes négligés par les cuisiniers pour ne pas mourir de faim. Le moindre morceau de viande se débattait à l'intérieur de lui comme une masse palpitante de haine. L'hilarité du responsable fit germer dans le cœur de Statue la triste certitude que le menu de l'orphelinat Arthur-Buies ne serait pas prêt de changer.

Pendant quelques années, Statue résista à la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin et aux entrecôtes de bœuf saignantes. Alors que le vent poussait l'été hors du canton, Statue poursuivait sa lecture. Lorsque toutes les couleurs du dehors s'organisaient selon une partition non écrite et que les nuances de tons se déployaient, il levait le nez de ses

livres et regardait longuement par les fenêtres de la vieille bibliothèque. Statue pensait alors que les feuillus étaient volages, mais que les épinettes ne trompaient personne, toujours d'un vert franc, même à l'automne. Quand l'hiver revenait par les routes blanchies, l'orphelin studieux déposait sa tête sur la douceur des mots et s'endormait emmailloté de phrases aux accents vieillots. Le printemps l'indifférait.

À l'âge de dix-huit ans, Statue devint le premier pédagogue formé entièrement dans l'enceinte de l'orphelinat Arthur-Buies. Les journaux du canton publièrent une photo où on voyait sa tête mince et verdâtre à côté de celle du responsable, rebondie et plutôt portée sur le rouge saucisse. La légende se lisait comme suit : « L'orphelinat Arthur-Buies remercie le Ministère de son aide précieuse à la formation du premier pédagogue du canton du Matalik. » L'enveloppe à la performance devait être sucrée, sinon on aurait dévoilé publiquement que le Ministère n'avait pas fourni le moindre sou dans l'élévation de Statue.

Il ne fut jamais un bon pédagogue, et les enfants le détestèrent massivement. Dès les premiers jours, Statue avait le goût de ramper jusqu'à sa chambre pour qu'on lui épargne cette classe remplie de monstres aux pommettes rouges et aux nattes tentaculaires. Un passage des *Cabiers de l'horloge* relate d'ailleurs l'une de ses premières journées d'enseignement, alors qu'il était à l'avant de la classe, devant son peloton d'exécution. Les orphelins le tenaient en joue de leurs regards semblables à ceux des anges

accusateurs de son enfance. C'était jour d'exercice d'expression orale sur le thème du printemps. Barette, le simplet, avait répondu que le retour de cette saison était le signe que c'était bientôt les vacances (même si une telle chose n'existait pas à l'orphelinat). Un autre, plus rêveur, ajouta que le printemps, c'était le début de la pêche à la mouche. Puis, ce fut le tour de la petite aux joues fanées de s'avancer devant la classe. « Au printemps, les arbres vomissent de la verdure pour cacher à Dieu le méchant orphelinat. » Statue avait alors ordonné à la fillette aux tresses mauvaises de s'asseoir. Mais elle avait refusé, prétextant qu'elle n'avait pas terminé à propos des arbres : « Si j'étais un arbre au printemps, il y aurait plus de place dans le ciel. Je mangerais les oiseaux et je refermerais mes branches comme un poing. Je serais un arbre dur. »

Heureusement, la cloche qui annonçait la fin du cours retentit au moment même où une grande colère ligotait Statue à son bureau. En sueur, l'écume à la bouche, confus, il regardait ses mains vibrer alors que l'orpheline quittait lentement la classe en silence. La chute du régime totalitaire du mauvais pédagogue entrainait dans sa première phase.

Un mois plus tard, sa carrière se terminait par un bras cassé, une chaise et son occupant passés à travers la fenêtre ainsi qu'un tremblement du Trou plus violent qu'à l'habitude. Le responsable, qui avait eu vent de l'histoire de la petite désobéissante, jugea opportun d'éloigner Statue des enfants. Il se rendit chez le curé Joseph, qui ne se fit pas prier longtemps pour devancer l'heure de sa retraite. À la réunion des

pédagogues, il rappela que Statue était leur seule réussite et que, une fois promu curé, il s'adresserait à des adultes qui ne se laisseraient pas aussi facilement briser les membres ou lancer impunément par la fenêtre. Les pédagogues rappelèrent que le Ministère ne tenait pas en très haute estime la profession ecclésiastique, et que l'enveloppe à la performance serait minorée en fonction de ce choix de carrière d'une autre époque. Le responsable entra alors dans une autre de ses saintes colères, et tous se rendirent aux arguments dissimulés entre ses blasphèmes, un peu vieillots eux aussi.

Statue fut donc envoyé à la Capitale par le premier camion de poissons en partance du canton pour y subir une ordination express. Il trinqua abondamment lors des dégustations de vins de messe, consacra des hosties en série, apprit l'art de la transsubstantiation en six leçons et murmura du bout des lèvres ses vœux d'abstinence. Six mois plus tard, on le réexpédia par camion de légumes, lesté de traités compliqués sur les politiques de Rome et de manuels de survie remis aux curés de village et qui chantaient les louanges du hobby, peu importe lequel, pourvu qu'il forme le dernier rempart contre les tentations.

Sitôt que Statue fut ordonné prêtre, l'enveloppe à la performance tomba comme une bénédiction à l'orphelinat, et les pédagogues firent ripaille en trinquant à Statue, cet enfant aux mains pleines de pouces. De son côté, l'orphelin débarqua au presbytère au moment même où le curé Joseph faisait ses valises. Le vieux curé lui parla des Souffretins, cette bande d'écumeurs de cimetièrre, de renifleurs

d'alcool qui distilleraient jusqu'à la pluie gorgée de la pollution du Nouveau-Brunswick. Le curé Joseph ajouta que sa passion des papillons l'avait toujours empêché de donner des lames de rasoir consacrées en guise d'hosties à ce ramassis d'amateurs de matinées grasses et infidèles. Le curé Joseph parti, Statue essuya de son visage les postillons du nouveau retraité et rangea ses robes dans la penderie. Sur la tablette du haut, il trouva un document oublié par son confrère et en lut le titre : *Manuel du parfait curé urgentologue. Dix stratégies pour confronter les désespérés*. Statue prit le document, le plaça dans le poêle, consacra une allumette et regarda les pages brûler en pensant que les morts auraient enfin quelque chose de nouveau et d'amusant à lire.

Ses premières nuits dans le presbytère lui firent retrouver ses obsessions égarées au fil du temps. Il les accueillit comme un enfant reçoit le baiser mou d'une vieille tante. Dans un cauchemar récurrent, il officiait dans une église aux murs noirs avec, en trame, une étrange mélodie jouée sur un orgue infesté par des chats hystériques. Les paroissiens dans la nef étaient tous maculés par la saleté du Trou. À la communion, ils engouffraient les hosties comme des gens privés de nourriture depuis des semaines. Les saints de plâtre avaient la nausée. Statue se réveillait inmanquablement de ce songe impur habité d'une douloureuse solitude. Il regardait alors autour de lui, priait avec son regard, cherchait ce qui était caché entre les sons et la lumière, dans cet endroit où dormait Dieu.

Grâce à ses *Cabiers de l'horloge* et à leurs pages noircies du seul amour qu'il avait su donner et recevoir, Statue avait survécu aux années, enfermé dans le ventre de l'orphelinat. L'écriture lui tendait un miroir qui transformait ses grimaces en sourires, chargeant ses bras d'une affection compulsivement calligraphiée sur des rames et des rames de papier. Seul dans son presbytère, il eut envie de mettre le feu aux *Prions à l'église* et de plonger au cœur du brasier pour être lui-même, enfin, lu par les morts. Heureusement, ses sermons lui permirent de se replonger dans l'écriture et d'abandonner l'idée de partir en fumée.

Les dimanches suivants, il se mit à arroser ses paroissiens d'une poésie de crépuscule et de fin du monde, d'un djihad de métaphores religieuses, d'une rafale de liturgies au kalachnikov. Il pointait le ciel et dirigeait un index accusateur sur ses ouailles. Les Flotteurs et les Torpilleurs, qui se séparaient également la nef, ne se bouscullaient plus lors des offices. Sans se soucier de savoir dans quel rang reculé habitait ce fameux Dante, ni comprendre ce qui faisait courir ce Faust, les paroissiens se laissaient docilement agonir par le récit des tourments de l'enfer qui les attendaient. Pour une fois, ils avaient réellement le sentiment d'être assez importants pour descendre chez le Prince du Mal.

On se mit à ausculter les contours des nuages avec méfiance en se demandant ce qu'ils attendaient pour se décrocher du ciel et se laisser tomber comme une tonne de briques blanches. Le moindre trou de

marmotte devint un tunnel vers l'enfer. La bouche du diable bâilla au centre du village. On redoutait par-dessus tout le moment du Jugement, alors qu'il faudrait bien pactiser avec les impies de l'autre côté du Trou. La panique se monnayait en aumônes, nourrissant grassement le bas de laine du vigilant curé qui devinait dans les moindres replis du canton la légion de tarasques qui s'avançaient en silence, tirillées par une fringale vieille comme la terre. La recette de la quête constituait un baromètre fiable de l'efficacité de la rhétorique paranoïaque du curé Statue. Pendant quelques semaines, Sainte-Souffrance devint le centre du monde et un endroit de prédilection pour amorcer cette apocalypse qui ne pourrait plus tarder.

C'est le père Tibo qui, le premier, détourna l'attention des Souffretins des flammes des abîmes qui leur léchaient les orteils en colportant une inquiétante rumeur sur le compte de Statue. Avec moult crachats bien mâchés, il toussait son histoire et mélangeait savamment infections et indignations. Il tenait le nouveau curé pour responsable du décès de sa chère épouse, victime d'épisodes violents de crampes abdominales entrecoupés de rares moments de sérénité qui chassaient les humeurs noirâtres accumulées lors des jours de douleur. De temps à autre, dans ses délires de fièvre, la mère Tibo s'accusait d'avoir trop fait mourir de chats. Elle prenait aussi les mains de son mari et les embrassait comme si elles étaient des bouées. Avec ses pastilles de morue, le père Tibo se trouvait bien mauvais infirmier. Le médecin administrait des aspirines périmées à la grabataire, qui les croquait sans dire merci. Pressé de questions, mal à l'aise, le médecin répliquait que son diagnostic resterait flou, comme ses connaissances dans le domaine des afflictions de l'âme. Le père Tibo se contenta donc d'assister, impuissant, aux tourments d'une femme minuscule qui s'effaçait doucement du décor. Épuisé, il fit appel à Statue pour

qu'il vienne administrer les derniers sacrements à celle qui était toute sa vie.

Pour se rendre au domicile des Tibo, on devait prendre la Grande Rue, tourner à droite et marcher longtemps sur un chemin de terre. Jusqu'au bout, là où le soir tombe en premier à Sainte-Souffrance, jusqu'à la maison qui avait été déplacée par un grand coup de tonnerre.

À son arrivée, Statue fut accueilli par le père Tibo, qui lui fit part de l'état de santé critique de sa femme. On entendait au fond de la maison une plainte timide. Un dialogue de sourds s'engagea entre eux. Le père fit remarquer au curé que le Ciel n'avait aucune raison de vouloir ramener sa conjointe tout de suite. Statue comprenait très bien ce qu'il voulait dire, mais Dieu, malgré les malheurs, était là pour eux. Piqué au vif, le père Tibo cria que Dieu était plutôt là pour les autres, pour ceux qui ont un emploi, qui ont le teint clair et qui ont le bonheur de vivre ailleurs, au-delà du canton. Statue tenta vainement de le calmer. Quelque chose comme de la colère monta dans ses mains. Il serra les poings à s'en faire exploser les jointures. Les jérémiades du gros homme ne trouvaient aucun écho dans son cœur, vide depuis le jour où il était venu au monde. Savait-il ce qu'il avait vécu, lui ?

Dans la chambre, la mère Tibo se faisait labourer par le malheur. Statue ne parvint qu'à bégayer les derniers sacrements. Dans un ultime sourire, la malade souffla qu'elle aurait bien voulu voir ce qui se cache de l'autre bord des montagnes. Elle ferma les

yeux. Sa respiration s'accéléra, rata une mesure. Puis, il n'y eut plus rien. Le père Tibo s'effondra sans la moindre politesse pour son invité. Juste avant de s'évanouir, il vit les poings du prêtre qui ressemblaient à s'y méprendre à deux cœurs palpitants. La mère souriait toujours, les yeux vidés. Dans l'affolement, personne ne remarqua les traces huileuses et bénites en forme de lézard sur le cou du cadavre. Mais le gros homme jura plus tard, encouragé par ceux qui allaient le consoler, que c'était le curé qui avait sauvagement étranglé sa tendre moitié.



À ce moment de l'histoire, les Zeureux commencèrent la fulgurante ascension qui leur permit de lever une armée du bonheur qui se mit bientôt en marche sur Sainte-Souffrance.

Abruti par le deuil, le père Tibo fut une proie facile pour l'escouade de recrutement de cette organisation surnoise qu'on aurait dite sortie du Trou par une nuit de lune emmitouflée de nuages. Les Zeureux avaient enfin des larmes fraîches d'endeuillé à promener pour témoigner de leur incroyable générosité envers ceux qui souffrent. Le père Tibo leur fournissait une occasion en or de discréditer le curé qui leur disputait la félicité des villageois. Ils cajolèrent si bien le veuf qu'une nouvelle ère de prospérité s'ouvrit aux Zeureux, qui avaient déjà à leur actif l'amicale de marche, le club arboricole, les bingos pour les amis du troisième âge, les sorties « entre vieilles filles » et les bains de boue du Trou au beurre de charité, leur plus grand accomplissement.

Outrageusement frisée, madame Lamproie était à la tête des Zeureux. Un sourire carnivore crispait son visage en permanence. Armée de bonne humeur jusqu'aux dents, elle tordait des barres de fer avec ses

risettes et buvait des volcans. La rumeur populaire veut qu'elle ait subi les mauvais traitements d'une mère folle qui l'obligeait à garder le sourire alors qu'elle lui passait une allumette sous les bras pour tuer les émotions inutiles et mauvaises. Certains vieux à la tête d'oiseau allaient même jusqu'à voir en madame Lamproie l'une des dernières représentantes des Strangulateurs. De plus sceptiques ne s'en laissent pas conter : elle était un autre messie ministériel spécialement envoyé pour les soulager de leurs épargnes en leur faisant croire qu'il voulait les sauver.

Soignante à l'infirmerie de l'orphelinat avant de devenir une harpie aux pommettes roses, madame Lamproie avait pratiqué, voilà une dizaine d'années, le noble art de la guérison comme d'autres plantent des clous : à coup de pilules multicolores et de piqûres jusqu'à la tendinite. Quand elle finit par être licenciée pour abus de soluté sur un patient, elle accusa le coup en souriant. La même semaine, elle souriait devant son mari, surpris nu dans les bras d'une femme plus jeune. Lorsque madame mère Lamproie mourut peu après d'un interminable Alzheimer, sa fille se pencha sur le visage et observa les joues mortes pour tenter d'y déceler autre chose que l'air de joie épouvantée dont elle avait hérité. À cette occasion, encore, madame Lamproie ne put s'empêcher de garder le sourire. Mais cette fois, il devint plus noir. Cousu de façon définitive au bas de son visage.

Terrassée par toutes ces épreuves, madame Lamproie avait reçu la visite de fonctionnaires qui lui

avaient proposé de remplacer Pile-Poil dans son rôle d'ADS. La libido dantesque du boucher l'avait encore jeté dans une scabreuse affaire impliquant une petite fille qui s'était sauvée de l'orphelinat Arthur-Buies. On ne voulait plus de bavures, et madame Lamproie, en tant qu'infirmière diplômée, ne risquait pas d'attirer les soupçons. Sa bonne humeur apparente inspirait confiance. On lui avait donc suggéré d'ouvrir le nouveau type de clinique qui favorisait une approche humaniste de la problématique de l'auto-abolition de soi. Elle avait alors créé à l'hôpital le premier bureau de consultation régionale sur les bonnes raisons de vivre, sorte de cabinet-conseil où les gens venaient trouver un réconfort, ou acheter une corde. Bien calée dans son fauteuil en cuir, madame Lamproie avait reçu ses premiers patients avec une compassion sincère. Au moment où elle comprit que le désespoir pouvait déplacer les montagnes, la bête fût lâchée. Elle organisa une réunion qu'elle prit soin de cacher aux fonctionnaires et rassembla trois cocus, deux alcooliques cirrhotiques et quatre veuves éplorées toujours vêtues de leur garde-robe de deuil. Au milieu de tout ce malheur, elle parut posséder, pour la première fois de sa vie, une grande puissance. Illuminée, elle distribua à la triste assemblée une poignée de pierres qu'elle venait tout juste d'énergiser. Ainsi naquirent les Zeureux, qui écumeront bientôt les demeures où le drame allait permettre de délier les bourses.

Durant les cinq premières années d'opération des Zeureux, les Souffretins se moquèrent de madame Lamproie et de sa procession de loques grimaçantes

de bonheur. Mais en secret, de plus en plus de cartes du club arboricole trouvaient preneurs. Durant cette période, sur cette terre de larmes qu'est le canton du Matalik, le Ministère enregistra une baisse record de 27 % de fréquentation de sa nouvelle clinique d'ADS. De leur côté, les Zeureux ne cessaient d'amasser un pécule de plus en plus imposant. Lorsqu'ils se réunissaient pour chanter leur hymne au vivre-et-laisser-vivre, leur chant recouvrait même parfois le bourdonnement des mouches.

À vingt dollars l'encouragement, l'organisation non accréditée par le Ministère finit par devenir influente, et sa rhétorique à propos de l'importance du vécu, du moi, du bonheur, de l'amour et, souvent, de l'argent, inonda la moitié de Sainte-Souffrance. Pour la plupart des Torpilleurs, madame Lamproie devint une figure tutélaire à qui on pouvait confier son bonheur. Ses plus fidèles adeptes s'agenouillaient au bon moment, la manucuraient amoureusement et, le reste du temps, prodiguaient à leurs concitoyens stressés par leur querelle des massages qui assouplissaient leurs propres mains à eux.

Tout au long de la progression des Zeureux, le curé Joseph avait condamné ce groupe satanique avec un acharnement qui sentait la défaite. Il leur avait lancé anathème sur anathème et avait excommunié toute personne qui avait osé adresser la parole à ces rieurs devant la face de Dieu. Au cours de ces années de guerre pour gagner l'âme des Torpilleurs, les recettes de la quête ne cessèrent de péricliter et, quelques semaines avant la retraite du fatigué

curé Joseph, elles avaient chuté de 43 %. Le court règne de Statue redonna à la messe un peu de son éclat d'antan, mais au milieu du raz-de-marée de bonheur qui déferlait sur le canton, il dut constater que l'on désertait massivement la chapelle de fortune où était annoncé semaine après semaine l'anéantissement prochain du monde. Sans personne à effrayer, Statue bégayait, les mains raides. Les Souffretins se passionnaient plutôt pour l'histoire du pauvre père Tibo dont la femme avait été assassinée devant ses yeux.

Statue provoquait au mieux de l'indifférence, au pire de la haine pure. Pour asséner le coup de grâce au curé, madame Lamproie alla jusqu'à provoquer une pénurie d'hosties en détournant le camion qui venait tous les mois dans le canton. À qui voulait l'entendre, elle répétait que le curé meurtrier ne se souciait guère de l'appétit de ses brebis et organisa pendant le blocus un grand banquet de sandwiches qui lui permit d'avoir à sa main une assemblée de fidèles affamés de vérité, de bonheur et de jambon.

Tiraillée par l'ambition, madame Lamproie voulut un jour augmenter son influence du côté des Flotteurs. À tout prix, il fallait dénicher un représentant qui saurait mieux vendre ses produits et services. Elle surveilla les avis de décès, à l'affût de la moindre veuve, et lorsque le père Gamme, un célèbre Flotteur, mourut de sa belle mort, ses ongles poussèrent et sa langue s'étira. Madame Lamproie possédait la force d'une bête du mur d'épinettes. Son couronnement semblait inévitable. Elle ferait du père Tibo son

lieutenant du côté des Torpilleurs, tandis que la nouvelle veuve Gamme occuperait cette fonction chez les Flotteurs. Elle trônerait sur Sainte-Souffrance, flanquée de ses deux acolytes, aussi malignement bouclés qu'elle.

Le jour des obsèques du père Gamme, un homme en apparence poli, mais dont la brutalité et les appétits sexuels avaient secrètement fourni au canton sa dose d'orphelins, resterait à jamais pour Statue un moment de grâce où ses deux mains se vidèrent du sable qui les alourdissait. Pourtant, rien n'avait laissé présager que ces funérailles, qui seraient les dernières célébrées par Statue, connaîtraient un tel dénouement.

Dès le début des célébrations, le vieux Marmotte renversa le bénitier à l'entrée de la chapelle, et une bagarre éclata entre un Torpilleur acariâtre et un Flotteur hirsute voulant tous deux mettre la main sur l'un des rares *Prions à l'église* qui restaient. Lors de son homélie, Statue fut irrité par une poignée de paroissiens qui, au moment où l'une de ses bourrasques oratoires devait les balayer, en profitèrent pour se moucher en chœur. Au lieu d'apprécier tout le pathétique finement tricoté entre ses rimes croisées, les fidèles firent bruire leurs narines. Quelques femmes en profitèrent pour glisser vers la sortie en éclatant de rire.

Tous répétaient les prières d'une bouche molle. Aucune âme ne vibrait sur la bonne ligne mélodique. Soudain, Statue eut du mépris pour ses fidèles. Ses mains, crispées sur le missel, auraient voulu étrangler quelqu'un. Sa bouche prononçait des mots qui ne lui appartenaient plus. En plein *Notre Père*, un jeune homme laid comme une plaie (même vu de l'autel) ouvra toutes grandes les portes de la chapelle et, d'un pas décidé, marcha en direction de l'orgue cabossé situé tout au fond. Il déposa sur les genoux déjà fragiles de l'organiste une imposante partition aux pages racornies, puis prit place au premier rang sans même lever un œil sur le cercueil. Tous les visages se détournèrent.

Le fils du père Gamme venait de faire son entrée.

À la fin de la communion, le survenant du premier rang se leva et glissa un bout de papier dans les mains de l'enfant de chœur occupé à se débarrasser du contenu de sa narine gauche. Après s'être essuyé sur sa robe, le petit malpropre porta la missive à Statue, excédé par l'indiscipline de son troupeau, autrefois si bien dompté. Sur le mot était écrit : « Laissez jouer l'organiste. Pour mon père. » La célébration était terminée, et les Souffretins se précipitaient vers la sortie. Même les grenouilles de bénitier avaient quitté leur banc. Personne n'entendrait l'organiste jouer. Statue haussa les épaules. Après tout, pourquoi pas. Un peu de musique l'apaiserait peut-être. Il fit signe à l'organiste de s'exécuter.

Les premières notes s'élançèrent de l'instrument cabossé pour se perdre entre les bancs vides et

grimper le long des lézardes sur les murs. Le plafond de la chapelle se couvrit d'un nuage de notes. Une averse en sol mineur s'abattit sur Statue. Ses mains se détachèrent de lui et allèrent à la rencontre de la mélodie.

C'était lui qui dessinait d'un geste habile la musique dans la chapelle, transformée en cathédrale sonore. Ses doigts n'étaient plus raides. Ses poignets n'entravaient plus la circulation de son sang. Malgré son timbre métallique rouillé, le vieil orgue avait rempli la chapelle d'un souffle puissant et profond. La musique s'accéléra, puis s'effondra dans une cacophonie d'accords plaqués. C'était comme si le Trou avait chanté.

Enfin, Statue avait fait boire ses mains.

Il était seul dans la chapelle. À l'extérieur, madame Lamproie avait déjà bondi sur la veuve Gamme, qui était péniblement sortie, accrochée au bras de son fils au visage repoussant. L'organiste avait filé en douce. Statue s'approcha de l'orgue encore vibrant et posa les yeux sur l'imposant manuscrit :

# *Le chant des mouches*

*Symphonie en quatre mouvements*

*(transcription pour orgue cabossé)*

*Par l'orphelin à la voix brisée, citoyen du Matalik*

1<sup>er</sup> mouvement

*Pleurer au ventre des pianos*

2<sup>e</sup> mouvement

*Habiller de la terre*

3<sup>e</sup> mouvement

*Lorsque l'on meurt sans faire exprès*

4<sup>e</sup> mouvement

*Avec le souffle d'une fée tragique*



## IV

L'amour entre les arbres  
et leurs feuilles



Avec sa voix qui aurait fait passer un chant de corneilles pour des airs de soprano colorature, celui que l'on appelait Tête-Triste aurait pu devenir l'étoile d'une chorale de chiens blessés. Dans sa bouche, les mots « fleurs » et « doux » sonnaient dans les oreilles comme « pleurs » et « poux ».

On ne s'entendait guère sur ce qui plaça dans son gosier son timbre de crécelle et ses vocalises de tronçonneuse. Certains affirmaient que sa voix avait été brisée par les années de tournée à avaler des sabres, vomir du feu, manger de la soupe aux clous et de la purée de bouteilles dans un cirque itinérant, quelque part dans le Midwest. D'autres, un peu plus réalistes, affirmaient qu'il avait mangé des scorpions avec des nomades du désert qui l'auraient convaincu d'apprécier le dard de ces bestioles, au goût particulièrement aigre et dangereux. Le récit le plus farfelu le présentait en habit de plongée dans un champ de maïs, cherchant désespérément l'océan le plus proche, poursuivi par une horde de paysans enragés par l'intrusion de cet épouvantail de caoutchouc. On l'avait attrapé pour le pendre à l'arbre le plus près, mais le poids de son équipement et l'oxygène qui restait dans les bonbonnes l'avaient sauvé. La corde se

serait rompue, et il en aurait été quitte pour une gorge rétrécie et une bonne frousse, doublée d'une crainte malade des épis de maïs. Mis à part Éva, la fée tragique dont il tomberait un jour amoureux, personne n'avait voulu entendre de sa bouche malade la véritable histoire.

La vérité, c'est qu'il avait un trou dans la gorge depuis le jour de sa naissance.

Tête-Triste recevait la clameur du monde comme une mosaïque bigarrée de sons. Il ne voyait pas le canton du Matalik, il l'écoutait. La rencontre avec la musique, qui allait changer son existence, eut lieu à l'école, l'automne de ses neuf ans. L'institutrice, convaincue qu'un peu de musique assouplirait les humeurs des vilaines petites têtes de pioche de sa classe, fit jouer le seul disque rescapé de la bibliothèque, inondée par un soudain reflux du Trou. Un air de *Parsifal* emplit la classe. Tous les enfants s'étaient bouché le nez pour ne pas éclater de rire. Tête-Triste, lui, avait senti son sang bouillir d'un seul coup. L'opéra était de la lumière pour son oreille. Dehors, le mouvement des branches battait la mesure de cet air dont la majesté débordait des murs de la classe minuscule. Sainte-Souffrance se remplit de notes et se para d'une fugue qui faisait courir sur les bruissements et les croassements une mélodie parfaite. Il aurait tout donné pour, un jour, réussir à faire parler le décor comme cet homme au menton en galoche qu'on nommait Wagner.

Quelques jours plus tard, lors d'un exercice de composition portant sur les premiers explorateurs du

canton, Tête-Triste intitula son travail *Les choses qui auraient pu se pouvoir, mais qui ne se sont pas pu*. De sa plus belle écriture, il exposa les résultats de sa recherche : « Avant de venir ici, Arthur Buies est allé à Paris en 1861. Il n'aimait pas être là. Pas parce qu'il était à Paris. Pas parce qu'il était en 1861. Mais parce qu'il était Arthur Buies à Paris en 1861. Pendant ce temps, Richard Wagner était lui aussi à Paris. Lui non plus, il n'aimait pas être là. C'est à cause de son... Tanzonneur... Tanoeur... de son *Tannhäuser*. Il l'avait composé avec tout son amour. Il avait dit : "Ceci est mon sang versé dans vos oreilles !" Mais tout le monde n'a pas aimé son *Tannhäuser*. Arthur Buies était là, la première fois qu'on a joué *Tannhäuser* à Paris, en 1861. Quand Richard Wagner est sorti de la salle avec des larmes dans les yeux, parlant avec un accent de trompette, Arthur Buies est allé le voir. Il lui a donné la main et il lui a dit que lui, il avait aimé ça. Que c'était beau et mystérieux comme la forêt. » L'institutrice accorda une mauvaise note à Tête-Triste et le traita de petit tricheur qui écrivait des menteries sur l'explorateur Arthur Buies.

L'année de la découverte de la musique, Tête-Triste faisait souvent un rêve où il avait le goût de chanter, mais ne savait pas comment. Chaque fois qu'il ouvrait la bouche, des mouches chevauchant des crapauds en sortaient. Des oiseaux en forme de mains venaient se poser sur ses épaules et fixaient sa gorge avec appétit. Tête-Triste tentait toujours de chasser les oiseaux-mains, mais chaque fois qu'il en atteignait un, un autre s'accrochait à lui encore plus fort. Les volatiles étaient sales, remplis d'une huile

noire et collante qui laissait, partout où ils se posaient, une tache. Chaque nuit, le cauchemar revenait avec la régularité implacable d'un métronome. Au réveil, Tête-Triste avait toujours mal à la gorge.

Par un matin frisquet, au domicile des Gamme, Tête-Triste entendit un mélange de plaintes et de soupirs entrecoupé de « oui » et de « non » en provenance de la chambre close à l'étage. Il tendit l'oreille. La maison se remplit d'un bruit gras d'applaudissements qui martelait les tympanes à un rythme aussi régulier que de la pluie tombant sur le toit. Vaguement inquiet, il se rendit à la cuisine et aperçut dans l'évier les bêtes qui marinaient pour le souper. Il prit un bout de laitue qu'il tendit à un lièvre sans tête. Tête-Triste le regarda, mais se désespéra de ne pas voir ses yeux. Comment faire revivre une chose aveugle ? À l'étage, on frappait toujours sur le mou. Trois poissons observaient du fond de l'évier. Tête-Triste les fit danser ensemble, et tenta de toutes ses forces de leur insuffler de la tendresse. Les bruits provenant de la chambre close ne pouvaient qu'être humides. Qui s'occuperait de préparer le dîner ?

Au bout d'un moment, il se lassa de son petit théâtre froid et préféra aller voir du côté de la chambre close ce qui provoquait les plaintes de plus en plus insistantes. En ouvrant la porte, il vit son père adoptif qui donnait des coups de hanches sur le derrière d'une femme qu'il ne connaissait pas. Ce spectacle donna envie à Tête-Triste de perdre ses yeux. Il

courut se cacher à l'intérieur du vieux piano du salon. Il vit entre les planches son père surgir quelques instants plus tard dans la pièce, le sexe dressé, encore étourdi par le recul du canon qui vient de tirer. Le père Gamme menaçait Tête-Triste de le lancer dans le Trou s'il osait encore venir dans la chambre close et il frappa sur le piano, qui se désaccorda net. Tête-Triste entendit l'inconnue au visage rougi demander à son amant ce qu'il était en train de faire et lui intimer de revenir tout de suite, parce qu'elle était « sur le point d'aboutir ».

Les mots collants du père Gamme se rendirent en rampant jusqu'au piano. La chorale de grognements et d'applaudissements mous reprit, ce qui fit pleurer Tête-Triste, couché dans le ventre de l'instrument. Ses larmes tombaient sur les cordes et libéraient des notes timides qu'il n'oublierait jamais. Avec en sourdine les plaintes de deux grandes personnes qui se rencontraient dans la violence du sexe, Tête-Triste écoutait sa peine devenir musique.

Il demeura une journée entière dans les entrailles du piano que personne n'avait jamais caressé. L'odeur de poisson sur ses doigts prit du temps à s'en aller. Rien dans le récital gluant de ce matin frisquet ne s'était rapproché du bruit qu'aurait dû faire l'amour, cette vibration qui hésitait entre le souffle des fleurs et l'écoulement de l'eau.



Lorsqu'il vit Éva pour la première fois, Tête-Triste n'était encore qu'un enfant aux yeux des adultes, mais déjà un soleil commençait à grimper dans son ventre pour brûler sa poitrine. Alors qu'il cueillait des quenouilles, Éva était sortie du Trou, étrangement propre, les cheveux de la même couleur qu'une bûche après le feu. Même en plein jour, son visage était éclairé par les étoiles, et son odeur d'herbe fraîche remplissait d'été les environs. Lorsqu'elle lui dit bonjour, il crut que la lune venait de lui parler. Éva lui tendit un gros sandwich en précisant qu'il n'était pas à la compote d'oreilles et aux langues de chien, comme ceux que mangeaient chaque jour les pensionnaires de l'orphelinat Arthur-Buies, d'où elle venait tout juste de s'enfuir. Tête-Triste mordit dans le pain mou. C'était la première fois qu'il mangeait quelque chose d'aussi bon. Elle souriait la bouche pleine, avec des joues rebondies comme celles des écureuils. Il remarqua qu'elle avait de belles dents, chose inhabituelle dans le canton. Ses bras étaient blancs. C'était la première fois qu'il remarquait qu'un bras blanc pouvait être aussi beau. Elle lui demanda s'il avait aperçu la robe de sa mère dans le coin.

Chaque fin d'après-midi de la semaine suivante, Éva vint partager un festin de pain et de confiture avec son nouvel ami, qui n'avait pas la mauvaise habitude des garçons de tirer les cheveux. Parce qu'il était gentil comme les grenouilles au ventre mou, elle lui fit profiter de son trésor. Un jour de soleil, ils creusèrent dans le mur de mouches un passage pour aller à la pêche aux calices de la Holy Grail Incorporated, qui rouillaient avec entêtement dans les eaux boueuses du Trou. Depuis quelques mois, la petite revendait ces coupes désuètes pour s'acheter des bonbons mal sucrés ou quelques bouts de saucisses de chez Pile-Poil afin de calmer son appétit têtu qui se réveillait entre les étiques repas que daignaient lui servir les pédagogues de l'orphelinat. Juste avant de s'enfoncer dans le Trou, Éva se déshabilla devant Tête-triste, s'approcha de lui et déposa un baiser sur sa bouche. C'était la première fois qu'il goûtait un sourire. Tête-Triste se déshabilla à son tour.

Main dans la main, ils s'avancèrent vers le centre du Trou, entourés d'ordures flottantes. Les calices brillaient faiblement et tachaient de lumière la noirceur nauséabonde du Trou. Après une collecte honorable et quelques haut-le-cœur, ils émergèrent du borbier, heureux.

Vêtu fièrement de son habit de déchets, Tête-Triste ressentait moins de gêne. Éva se secoua pour briser son moule de glaise, et de grandes plaques de terre se détachèrent de son dos. Tête-Triste se souvint comment rire. Il arracha une galette à la hauteur des fesses de sa nouvelle amie. Il ne sut pas

pourquoi, mais cette fesse blanche lui fit envie. Il eut raison d'y toucher. La moindre parcelle de son corps criait le nom d'Éva. Tête-Triste eut envie d'être pris, d'être collé et de sentir, juste un peu, ce que ça ferait de toucher ici. Ou de toucher là. Les épinettes du mur autour du village s'inclinèrent devant la force du vent qui se faufilait en chantant dans le vacarme des mouches.

Plus tard, Éva montra à Tête-Triste le puits aux nuages, situé à l'extrémité est du Trou, un miroir rempli d'eau claire et fraîche, seule oasis du village. Cette onde était ce qu'il y avait de plus pur à Sainte-Souffrance, après Éva bien sûr. Elle plongea les mains dans l'eau cristalline et les tendit à son nouvel ami, qui but comme un chat, avec la langue. Les paumes d'Éva goûtaient les nuages, ce qui surprit celui pour qui l'eau goûtait habituellement le poisson, les perdrix, l'air et les lièvres, le terrier. Éva ne pouvait vivre ailleurs que très haut, dans le bleu du ciel. Elle but à son tour. La vue de sa bouche sur ses paumes donna à Tête-Triste l'envie de serrer un cœur battant tout près du sien.

Le puits aux nuages était entouré de grosses racines, comme autant de tentacules séchant au soleil. Éva plongea dans les nuages qui flottaient à la surface de l'eau. Tête-Triste la suivit et s'enfonça dans le puits, étranglé par le nouvel amour qui le terrassait. Il ne savait pas nager. Ses pieds se transformaient en rocher. Des mains chaudes contrastant avec celles qui le caressaient au fond de l'eau l'agrippèrent sous les épaules. Celle qui l'avait sans doute

sauvé de la noyade cachait décidément plein de secrets. Tête-Triste savait qu'elle gardait le plus beau bien serré entre ses cuisses.

Après s'être débarrassée de toute trace de boue, Éva fit un feu dans un cercle de roches qu'elle avait assemblées avec la délicatesse d'une fée, dépoussiérant chacune comme s'il s'agissait d'une pierre précieuse. Ils se couchèrent comme des cuillères pour sentir leurs jambes s'emmêler, leurs hanches s'emboîter, le ventre de Tête-Triste se greffer au dos d'Éva, sa cage thoracique se brisant sur ses omoplates alors que ses bras la retenaient serré. Une vibration leur traversa le squelette. Ils se transformèrent en un morceau d'amour tiède sous un soleil qui ne brillait que pour eux. À ce moment, Tête-Triste sut que plus rien ne pourrait le séparer d'Éva. Elle était de la musique qu'on pouvait caresser. Il ne put s'empêcher de penser à ses parents adoptifs, avec qui il n'avait jamais su que les mains pouvaient devenir autre chose que des coups. Il n'eut plus envie d'être un fils. Être un enfant, c'était accepter d'appartenir à quelqu'un. Tête-Triste savait que si un cri partait du ventre d'Éva, il se terminerait dans le sien. Il aimerait Éva de cet amour qui n'existe qu'entre les arbres et leurs feuilles. Il voulait l'épouser et lui faire des enfants ronds. Pour lui, c'était ça, être à quelqu'un.

Pendant plus d'un mois, ils se rencontrèrent chaque jour dans le Trou, juste à côté du puits aux nuages, là où Éva s'était construit un abri avec des branches d'épinettes. Bien au chaud dans les tas de

feuilles, elle racontait à Tête-Triste l'histoire de la mariée volante, sa mère. Tête-Triste la croyait. Elle l'aimait pour cela aussi.

La mémoire crée ce que l'on oublie. Les odeurs perdues doivent lutter avec toutes celles qui se disputent à chaque instant nos narines. On invente pour, faute de mieux, dire qu'on se rappelle. Les gens tristes ont souvent plus d'imagination que les autres : ils s'inventent des histoires heureuses qui ne les concernent jamais. Peut-être que, de la même façon, Tête-Triste ne se rappellerait pas ce qui s'était vraiment passé le jour où Éva était venue le rejoindre au puits de nuages, l'air puni comme un oiseau qui a volé trop haut. Son visage n'avait plus rien à voir avec ce qu'il aimait de la lune et des papillons. Ses lèvres étaient bleues, ses joues, noires, et ses traits étaient chiffonnés dans une expression de douleur, comme si le village entier lui avait craché au visage.

Trop tard, on saurait qui avait fait subir à la jeune fille un si mauvais traitement. Dans le canton, on n'enquête pas sur ceux qui piétinent les fleurs. Ce jour-là, Éva avait montré son ventre à Tête-Triste et dit : « On m'a fait l'amour, mais j'étais pas là pour aider à le faire. Je pleurais trop. » Après, Éva lui avait demandé de prétendre qu'elle était morte, de feindre le choc, de s'écrouler en larmes, de maudire le ciel, les ennemis, ceux qui venaient tout juste de l'abattre lâchement dans le dos. Cette comédie, avait expliqué Éva, servirait à donner de la force à leur amour, à le

mettre à l'épreuve et à repousser ses limites en mimant une pénurie artificielle de tendresse. Elle était couchée par terre comme une petite morte qui respirait. Tête-Triste s'était penché pour enlever les bouts de foin dans ses cheveux. Son corps était trop calme, elle était allée trop loin et s'était perdue dans son jeu. Sa respiration avait ralenti, ses artères se transformaient en couloirs vides. Il l'avait secouée. Elle s'était éveillée avec, sur ses joues froides, des larmes de glace. Éva s'était mise à parler très vite : « Il faut qu'on dise à l'Animal de venir au cimetière. Dès qu'il va arriver, on va lui donner un énorme coup de pelle derrière la tête. Après, on va le prendre par les cheveux et on va le jeter dans une fosse et on va l'enterrer, mais debout, la tête dehors, et son visage va être comme celui des noyés, et ses yeux ne vont pas arrêter de devenir grands, et sa bouche va essayer d'avalier de l'air, et nous on va donner des coups de pelle sur la terre devant et derrière lui pour qu'elle écrase bien sa poitrine. Les racines des arbres vont manger les os de l'Animal. Et quand on va regarder les arbres, on pourra plus faire comme si de rien n'était. »

Tête-Triste avait écouté l'harmonique dissimulée dans les sanglots de son amie. Il y avait dans cette lamentation un rythme qu'il transformait en notes. Ici un ré. Là un sol. Mais il n'avait pas aimé l'interprétation d'Éva. Sa peine n'était pas juste. Le viol agressif de l'Animal l'avait cassée. Tête-Triste avait eu le goût de l'accorder en la serrant fort pour qu'elle pleure dans le ton. Il l'avait prise par la taille, et elle s'était laissé porter. Son corps n'était plus qu'un

chiffon mouillé. Du revers de sa main, il avait essuyé la salive qui s'écoulait le long du menton de son amie, qui voulait simplement se reposer, au fond, seule dans le théâtre sous ses cheveux. Éva avait disparu derrière ses larmes et s'était bercée comme une petite fille qui a froid. Ils devaient fuir le canton, s'éloigner de l'Animal, à cent lieues de ce nid à cauchemars qui asséchait leur cœur. Ainsi, il la sauverait. Il se sentirait fort, heureux d'être là, pour elle. Pour une fois, on avait besoin de lui. Il lui avait déposé la tête sur un tas de feuilles et, en guise de couverture, lui avait mis une branche d'épinette sur le corps. Éva avait cessé de pleurer. Dans le Trou, il n'y avait que les mouches qui sanglotaient encore.

L'annonce du départ de Tête-Triste et de sa fée fit peu de remous du côté des Floteurs. C'était un enfant discret, connu seulement sous le nom de « celui qui parle comme une corneille ». Cette semaine-là, sa mère adoptive avait gagné un gros montant au bingo du curé Joseph ; elle se consola rapidement de la perte de ce doux enfant qui se brossait si bien les dents. Quant au père, il entra dans une rage folle, jusqu'à ce qu'il découvre que le chèque d'allocation du Ministère rentrerait avec la même régularité, qu'il y ait ou non un enfant à nourrir sous son toit. Il célébra la bonne nouvelle en payant une tournée supplémentaire à ses copains de bamboche. Du côté des Torpilleurs, seuls les pédagogues maudirent la perte d'Éva, qui amputa légèrement la subvention à l'orphelinat, déjà amaigrie par la mort d'un pensionnaire,

survenue l'hiver précédent, quelque part dans les neiges du canton.

Une chose, en apparence sans lien avec le départ des deux seuls vrais amoureux du village, se produisit à ce moment : la boucherie Jusqu'à l'os ferma ses portes. Pile-Poil insistait trop pour amener les femmes dans l'arrière-boutique afin de leur faire apprécier les morceaux de choix. Plusieurs années après avoir fait porter l'infâme titre à son ancien employé, ce « Patron de malheur », il était devenu un satyre à la tête molle, unique ADS du canton. Il toucha le fond lorsque, par un soir de libation torride, il tomba dans le Trou, non loin du puits aux nuages. Éva voulut l'aider, mais l'Animal préféra la croquer.

Tête-Triste et sa fée blessée furent pris en stop jusqu'à la Capitale fouettée par le fleuve, à la frontière du canton. Des gens eurent pitié d'Éva et de son visage tuméfié. Les amoureux dirent qu'ils étaient frère et sœur pour ne pas être séparés. Voyant que les deux adolescents étaient victimes de la guerre fratricide entre Mataliens, un couple de citadins les accueillit avec un mélange de crainte, de compassion et de pitié. Plusieurs de leurs compatriotes rôdaient dans les rues, à la recherche de femmes à violer, de bijoux à dérober et, plus souvent, de quelque chose à manger. Une ruelle de la Capitale servait d'ailleurs aux Mataliens en déroute pour leurs célébrations païennes, où des quantités importantes de marmottes se faisaient étrangler. Le soir, dans les chambres des maisons de la Capitale, on racontait l'histoire du Matalien errant aux enfants désobéissants.

Quand les bienfaiteurs avaient demandé à Tête-Triste et à Éva ce qu'ils étaient venus chercher dans la Capitale, Tête-Triste avait répondu qu'il souhaitait y apprendre à faire parler le décor, comme Wagner. Lorsqu'il avait évoqué leurs derniers mois dans le canton, il n'avait pu contenir dans sa gorge rouillée une rage qui aurait déraciné des arbres. Éva, quant à

elle, avait dit qu'elle souhaitait rechercher les traces de sa mère, qui l'avait laissée à l'orphelinat vu que toutes les sources d'affection du canton étaient taries lorsqu'elle était née. Tous deux voulaient être loin d'un endroit où le seul passe-temps consistait à regarder les mouches voler. Les bienfaiteurs, impressionnés par ces réponses, installèrent un grand lit dans le salon de leur jolie maison.

C'était un vieux couple à la retraite et sans enfant. Toute leur vie, ils avaient travaillé dans l'industrie de la virgule. Ils étaient célèbres pour leur capacité à faire respirer les phrases, comme si elles avaient leurs propres poumons. Toutes les brochures du Ministère leur étaient passées entre les mains. Chaque semaine, des hordes d'écrivains professionnels débarquaient chez eux avec des feuilles barbouillées de leur âme, et les spécialistes tentaient de bien virguler leurs nombreuses élucubrations. Les phrases essoufflées recevaient un bouche-à-bouche qui redonnait vie à une syntaxe parfois moribonde. Ensuite, les auteurs du dimanche pouvaient se rendre chez un autre professionnel de la ponctuation qui complétait le travail des virgulateurs. Dans la Capitale, les métiers étaient spécialisés.

Vers la fin de leur carrière, les bienfaiteurs avaient dû remplir une commande particulièrement difficile pour rassurer un écrivain superstitieux qui ne voulait pas avoir treize virgules dans une page, soixante-treize dans un chapitre ou quatre-vingt-treize dans le livre en entier. Tristounet Tunström leur avait confié son ultime manuscrit avec l'espoir, un peu vain, que

la chance lui sourirait cette fois ; peut-être qu'il trouverait un lecteur indulgent qui accepterait de se pencher sur ses mots. Les spécialistes avaient consciencieusement virgulé le roman-fleuve, mais le bougre n'était jamais revenu le chercher, ce qui mit le point final à cette triste parenthèse dans la vie d'un écrivain dont on n'entendrait plus jamais parler.

Aidé par ses bienfaiteurs, Tête-Triste put enfin apprendre la musique. Jour et nuit, il s'échinait sur diverses études pour piano avec une passion qui lui laissait, après ses longues heures de pratique, un air égaré qui le faisait passer pour un fou. Tête-Triste se promenait les mains derrière le dos et grommelait des thèmes de sonates beethovéniennes, les cheveux et le visage en tout point semblables à ceux du Maître. Il fit des progrès si foudroyants qu'en moins de trois ans, il passait haut la main son examen d'entrée au conservatoire Pauline-Charron. Les professeurs témoins de son interprétation de la *Hammerklavier* éclatèrent en sanglots devant le déploiement d'une technique agressive, pourtant complètement aléatoire, qui témoignait d'une maîtrise du pathétique frôlant le génie. Tête-Triste ne connaissait pas les méthodes pianistiques, mais ses mains, d'une souplesse et d'une dextérité d'ange, mystifiaient les auditoires.

Éva, dont la santé était plus que précaire, ne put entreprendre toutes les recherches qu'elle aurait voulu faire sur sa mère. Ligotée dans ses couvertures, prisonnière de la maladie, elle se consacra, faute de

mieux, à la lecture de romans qui comptaient moins de cent pages. Elle en ressortait toujours triomphante, bien que sur le point de s'effondrer, et se refusait à en lire de plus gros. Mourir dans un livre, pour elle, aurait été une chose épouvantable. Comment lâcher son dernier souffle sans connaître la fin d'une histoire ?

La dernière année de sa vie, la peur accompagna Éva du matin jusqu'au soir. Passer devant un cimetière équivalait à passer devant un miroir. Tête-Triste, inquiété par ses noirs propos, lui jouait des petites musiques de nuit, spécialement composées pour elle. La plupart du temps, absorbée par ses pensées, elle lançait des paroles en l'air, comme des jurons fleuris, soutenait que les morts étaient des pierres, qu'ils dormaient d'un sommeil de calcaire et rêvaient du magma sous la croûte terrestre. Tête-Triste lui aspergeait le front d'eau froide pour faire baisser sa température. Mais il ne comprenait pas qu'Éva, à force de courtiser la terre et à rejeter les nuages, resterait au sol. La faute en revenait à l'Animal et à la lourdeur qu'il avait plantée en elle. Alors que sa carrière de pianiste prenait son envol, Éva, elle, s'enfonçait dans la grisaille qu'elle avait ramenée du Trou. Le viol avait arraché les ailes de la petite fille orpheline. La mélancolie avait fait le reste sur la femme qu'elle devenait.

Ils ne purent jamais faire l'amour. Leur sentiment était avant tout musique et devait le demeurer. Les sons du sexe étaient trop liquides aux oreilles de Tête-Triste. Son père adoptif avait sali la musique, en plus de salir l'amour. Il se jura de ne plus remettre

les pieds dans le canton tant que le père Gamme continuerait à cracher sa cacophonie dans le décor de son enfance.

Un hiver plein de bourrasques, Éva s'abandonna entièrement aux bras sales de sa maladie. Ses années à l'orphelinat Arthur-Buies et ses expéditions dans les infections du Trou avaient irrémédiablement rongé sa santé. La pauvre n'émit jamais la moindre plainte. Au début, elle affirmait qu'elle allait bien, qu'elle était juste un peu fatiguée. Seulement, Tête-Triste avait l'oreille fine et entendait la voix malade à l'intérieur de son ventre. Sa bouche ne parlait plus la langue des vivants, ses lèvres étaient de plomb et son mal forait des trous dans ses mensonges. Ses mots descendaient dans le mode mineur au fil des jours, ce qui laissait à Tête-Triste l'impression d'entendre une longue et pénible marche funèbre.

Le dernier jour de sa brève existence, Éva souriait encore sur son lit d'hôpital devant les bienfaiteurs aux bras chargés de pensées trop colorées. À Tête-Triste, elle rappela qu'elle ne partait pas bien loin et qu'elle serait toujours emmitouflée d'odeurs et de musique. Qu'elle était contente d'avoir effacé le rêve de la mariée volante. Ce genre d'histoire ne sert qu'aux oubliés de la tendresse.

Quelques années seulement après leur rencontre au puits de nuages, la fée tragique mourut dans les bras de Tête-Triste avec une voix douce et mesurée. L'index de sa main droite marquait la page soixante-trois de sa vieille édition du *René*, qui comptait soixante-sept pages.

Il s'était écoulé à peine une semaine quand, malgré la douleur, les bienfaiteurs de Tête-Triste lui rappelèrent que le jour du départ pour sa première tournée de concerts en Europe du Nord approchait. Il ne voulut plus partir, mais ceux qui avaient misé durant toutes ces années sur les richesses et la gloire que leur apporterait leur pensionnaire aux mains d'ange l'obligèrent à aller répandre sa musique au-delà de l'océan. Peut-être parviendrait-il à se délester de sa peine dans des oreilles étrangères ? Incapable de faire la part des choses, Tête-Triste alla jusqu'à tenir ses bienfaiteurs responsables de la mort d'Éva. Comment avaient-ils pu être si sourds à sa maladie ? Tête-Triste maudissait son oreille parfaite. Elle lui avait annoncé la mort de sa fée, mais il avait été trop lâche pour agir. Il n'avait pas voulu l'inquiéter ; il avait préféré écouter et espérer. Il quitta donc la Capitale en emportant ses larmes dans ses deux poings fermés.

Moins de deux mois après son arrivée en Europe, Tête-Triste appréciait la majesté des plaines de Suède avec trois doigts répartis inégalement sur chacune de ses mains. Ce handicap plutôt fâcheux pour un musicien généra plusieurs ragots. On dit qu'une grenade lui avait explosé dans les mains lors d'un concert en Allemagne particulièrement violent ; on reparla d'un cirque, où il aurait fait un récital trop près des cages de lions ; on alla même jusqu'à l'imaginer se dévorant les doigts, affamé et perdu au sommet d'une montagne au nom compliqué. Aucun racontar ne s'approcha de l'épreuve que Tête-Triste avait dû traverser, terrassé par un deuil impossible dans un lointain pays enveloppé du même froid que celui qui sévissait dans le canton du Matalik.

Un soir de désespoir, il s'était rendu boire du Glögg dans un hôtel avec, assurait-il, les meilleurs compagnons de bistrot de toute la chrétienté. Lui qui n'avait jamais bu, il se soula et devint joyeux au point de vouloir en mourir. Lorsqu'à la fin de la soirée il demanda des indications pour retourner chez lui, on lui expliqua mollement l'itinéraire pour se rendre à son hôtel. Tête-Triste regretta amèrement de ne pas avoir su parler suédois. Complètement souû,

il se retrouva rapidement prisonnier du mois de février scandinave et se perdit dans les plaines du Värmland. Pendant la marche du jeune homme, le froid avait effeuillé ses mains comme les pétales d'une marguerite. À chaque doigt gelé, Tête-Triste avait répété : « Je mourrai ; je ne mourrai pas ; je mourrai ; je ne mourrai pas... » À la mort de son deuxième auriculaire, le vent glacé brûla la moitié gauche de son visage et laissa, non sans une cruelle ironie, une cicatrice rouge rappelant la forme de la Scandinavie. Lorsqu'il trouva une maison pour se réchauffer, ses engelures branchèrent ses nerfs sur toutes les douleurs de la terre.

Il devint laid au point d'en être une véritable merveille phénoménologique. Sa cicatrice en forme de carte géographique formait un ensemble stimulant l'insomnie. Rien ne fonctionnait dans son faciès. Les bébés pleuraient en sa présence ; certaines femmes sensibles aussi. On lui refusait la communion. Dès qu'il croisait un enfant, il ne manquait jamais de se faire injurier, ce à quoi les adultes ne s'opposaient pas. Il faillit se promener le visage voilé, mais jugea cette mesure quelque peu extrême. Un jour qu'il entendit une petite fille chanter, il s'approcha lentement, des fleurs à la main. Devant pareille apparition, la petite poussa un cri d'horreur et piétina le bouquet.

Défiguré, accablé par la perte d'Éva, privé du nombre de doigts requis pour jouer autre chose que des exercices de débutant au piano, Tête-Triste revint au pays et s'installa dans la Capitale harassée par

le fleuve. Dépourvu de bienfaiteurs et incapable de se payer un logement, il se dénicha une grande boîte de carton qu'il transporta dans un endroit tranquille pour en faire sa nouvelle maison. Il décora les murs brunâtres de croches, de doubles croches et de blanches alignées sur des milliers de minuscules partitions. Tête-Triste habitait dans sa musique et s'emmitouflait dans les journaux de la veille.

Lorsque son estomac hurlait, il se rendait à la maison des réfugiés, où on servait des haricots avec une sauce de texture tellurique et à l'odeur défiant toute bienséance olfactive. La légion de Mataliens en exil se bagarrait autour de ces mauvais repas, et les nombreuses interventions musclées des autorités ne parvenaient qu'à calmer provisoirement les esprits tourmentés. Les ecchymoses se multipliaient, la paix sociale était constamment mise en péril. Mais avec un entêtement presque comique, les assiettes aux haricots étaient servies à heures fixes.

Tête-Triste se consacra tout entier à la composition de l'œuvre qui l'empêchait de sombrer dans les blessures que Dieu lui avait infligées et qui avaient enlevé la moelle de son squelette. Où Éva était, elle n'avait plus besoin de ses yeux ; ses plaintes, qu'elle confiait aux racines, rendaient les branches tristes. Il composait pour comprendre ce qu'elle lui disait encore dans tout ce qui vivait, bougeait et mourait autour de lui.

Pendant presque deux ans, Tête-Triste se garda au chaud dans les nouvelles du canton. Chaque jour, il consultait *L'Écho du Matalik* et lisait avec frénésie la

chronique mortuaire. Tant qu'il ne verrait pas l'article annonçant la mort du père Gamme, il allait demeurer dans son palais de carton gondolé. Lorsqu'enfin il apprit le décès de l'ogre, il brûla ce qui restait de sa demeure et prit le chemin de Sainte-Souffrance avec plusieurs partitions inachevées sous le bras.

Le jour des funérailles de son père adoptif, Tête-Triste eut pitié de sa mère adoptive, la veuve Gamme, et pour la première fois, il lui toucha tendrement le bras. L'esseulée, d'une bonté que seul l'abrutissement au bingo et à la nicotine pouvait expliquer, tenait des photos de son mari qu'elle berçait en pleurant. Face au corps inerte du père Gamme, elle était une petite fille qui se désole devant ses poupées démembrées.

Le jeune curé fit l'éloge funèbre du père Gamme, cet être magnanime qui avait su recueillir chez lui un enfant abandonné. À cet instant, une litanie de narines se fit entendre d'un bout à l'autre de la chapelle de fortune, comme si tous les paroissiens combattaient un seul et même rhume. Plusieurs femmes quittèrent l'assemblée en éclatant de rire. Le jeune curé parut au comble de l'exaspération lorsque Tête-Triste alla porter une partition sur les genoux de l'organiste. Après la communion et à sa demande, son *Chant des mouches* s'éleva dans la chapelle avec comme seul public un curé agacé et un homme mort qui n'avait jamais compris ce qui reliait le vol des

oiseaux, l'air et les roches qui soutenaient les pas. Tout ça était de la musique. Rien que de la musique.

Alors que l'exécution hésitante de l'organiste remplissait l'air saturé d'une odeur de cierge, le curé, seul, battait la mesure, le visage illuminé, les mains souples et légères, pareilles à des oiseaux. La veuve tira sur le bras de Tête-Triste, qui quitta à regret le seul auditeur qui comprenait parfaitement son œuvre.

Toujours là pour la veuve et l'orphelin, les Zeureux virent en la veuve Gamme et en Tête-Triste les candidats idéaux pour lancer leur nouveau programme de bonne humeur au quotidien. Madame Lamproie, seule, connaissait l'importance de ce recrutement pour étendre son influence du côté des Flotteurs. À la sortie de la chapelle, ils avaient mené une première offensive, distribué des poignées de main molles et leurs toutes dernières trouvailles, les cartes de bonheur minute. La veuve Gamme avait alors acheté une carte cinquante minutes et, le lendemain, elle avait mis la main sur une qui en contenait cent, avant de se laisser tenter, le surlendemain, par la très dispendieuse Bonheur minute sans limites (trois recharges gratuites le premier mois seulement). Tout l'argent de l'héritage du père Gamme y passa.

Le jour même des funérailles, Tête-Triste emménagea avec la veuve Gamme dans la précaire demeure familiale qui se tenait en équilibre à la pointe nord du Trou et qui exécutait, jour et nuit, une mélodie involontaire de craquements. Les planches de bois et

les intempéries valsaient. Endeuillée, la veuve fumait avec une rage frénétique qui la fit ressembler à un feu de camp, et Tête-Triste assista au jaunissement fulgurant de sa mère adoptive. Une mauvaise toux l'affligea. Le sommeil devint impossible entre ces murs craqués. En quelques jours, la veuve Gamme devint braillarde et hystérique. À la tête d'un voisin qui lui avait poliment suggéré d'arrêter de fumer, elle avait lancé un cendrier plein de mégots, avant de s'en allumer une autre petite douce. Lorsqu'elle devint membre des Zeureux, la veuve quitta, non sans verser quelques larmes, une maison en ruine avec vue imprenable sur une mer de déchets. La nuit de son départ, la chambre de débarras de la maison dévala dans le Trou, tuant crapauds et quenouilles sans la moindre pitié.

Madame Lamproie tenta de piller les quelques objets de valeur du domicile pour financer ses bonnes œuvres. Après tout, elle avait réussi à consoler la veuve de la perte de son tendre mari, qui la corrigait uniquement lorsqu'elle faisait des étourderies. Devant cette escroquerie, Tête-Triste avait hurlé de sa voix étranglée que si le tendre mari était encore ici pour assister à un tel dépouillement volontaire, il aurait donné une correction exemplaire à la veuve avec l'espoir de la réveiller. Madame Lamproie avait souri et répondu qu'il se trompait, qu'elle aimait sa mère adoptive, nouvellement baptisée la Veuve Fumée.

Tête-Triste méprisait ces adorateurs de sentiments venus du côté des Flotteurs. Il connaissait la souf-

france. Il savait qu'une larme authentique avait beaucoup plus de valeur que toutes leurs recettes de bonheur à cinq sous. Madame Lamproie, en vampire parfumé de vanille, trouva un adversaire à sa taille. Le jour où elle avait voulu le « consoler du reste de sa maison » parce qu'elle craquait trop et valsait au bord de l'abîme, elle fut si copieusement injuriée que Tête-Triste fut promu au rang d'ennemi juré numéro un. Elle le sacra « empereur du royaume de Heureque ! » et orchestra une campagne de salissage pour discréditer celui qui l'empêchait de mettre la main sur le domaine chancelant du père Gamme. La Veuve Fumée, poussée par son zèle de nouvelle convertie, renia son fils adoptif aussi rapidement qu'on estampille un numéro de bingo sur une carte.

Un soir, madame Lamproie espionna Tête-Triste, qui se rendait sur l'une des montagnes qui fortifiaient le village. Son ombre se dressa dans la lune, et il se mit à battre l'air de ses bras devant Sainte-Souffrance qui dormait à ses pieds. Tête-Triste dirigeait un gigantesque orchestre d'épinettes, ordonnait aux étoiles, à la mollesse des montagnes, aux accidents du Trou et à la rivière de se déployer en mesure. Le canton du Matalik suivait ses mouvements. Lorsque le vent soufflait comme un premier violon, il répondait à ses gestes en obligeant la cime des arbres à onduler en cadence. Madame Lamproie jubila devant ces preuves incontestables de folie, qui pourraient éventuellement se traduire en espèces sonnantes et trébuchantes. « Si je n'avais pas sauvé la Veuve Fumée, un pareil homme n'aurait pas hésité à tuer sa propre mère. » Tête-Triste tentait seulement de débusquer

l'inspiration créatrice dans un canton qui s'offrait enfin généreusement à lui.

Les semaines suivantes, madame Lamproie traîna la Veuve Fumée partout avec elle, comme un chien de poche. Encouragée par les larmes de la pauvre vieille, elle raconta comment Tête-Triste avait abandonné sa famille pour partir avec l'argent de son père adoptif, « cet homme si bon ». L'ingrat avait fait subir un odieux chantage à « cet homme si tendre », allant même jusqu'à le menacer de dévoiler ses supposées escapades avec des femmes aux parfums trop forts et aux jambes exagérément souples. Les Floteurs, dont la mémoire prenait l'eau, finirent par croire aux récits de madame Lamproie et allèrent lancer des œufs sur la maison du fils indigne.

C'est au cœur de cette tourmente qu'un matin, on cogna à la porte tachée de jaunes d'œufs cuits au soleil pour annoncer à Tête-Triste qu'on voulait jouer sa symphonie lors de l'inauguration du pont de la Réconciliation. C'était un fonctionnaire au teint cireux qui lui tendait l'imposant manuscrit laissé sur l'orgue de la chapelle de fortune. Attaché sur la première page, il y avait un papier sur lequel on lisait : « J'ai attendu toute ma vie cette musique plus forte qu'un tremblement de terre et qui élève des centaines de cerfs-volants dans le ciel épuisé de mon passé d'orphelin. » Intrigué, Tête-Triste demanda qui avait écrit ce commentaire. L'employé du Ministère pensait que ce devait être le curé, qu'il avait réussi à convaincre de participer, lui aussi, à la cérémonie d'ouverture du pont.

Tête-Triste n'eut plus de doute. Il avait essayé de retrouver par la musique les sensations de la peau disparue d'Éva, et le curé au visage si familier avait caressé la même douceur avec des mains de mélomane. L'instant de quelques mesures, ils avaient aimé d'un sublime amour la même femme absente. Il accepta de participer à la cérémonie d'inauguration du pont de la Réconciliation.



V

Quand les trous ont faim



L'année où l'on proposa de construire le pont de la Réconciliation, le Trou s'élargit d'une bonne dizaine de mètres et avala plusieurs niches à chien. Des centaines de familles quittèrent la terre matalienne balafnée pour le soleil chaud du Nouveau-Brunswick, avec ses maisons douillettes embaumant la mer, sans oublier son horizon dépouillé de montagnes. L'alcoolisme atteignit un niveau record dans le village ; une pénurie de cerises à cochons était à prévoir. Les mouches distribuaient contagions et maladies. Les yeux s'infectaient, et chacun se désolait des ravages laissés sur son visage. Sainte-Souffrance demeurait prisonnière de son désespoir. Écrasée par les insomnies et les cauchemars, elle vivait sous une cloche, noyée dans ses larmes. Comment aurait-elle pu accepter la paix, elle qui ne marchait plus au rythme du monde depuis l'apparition du Trou ? Laisée à elle-même, abandonnée par le Ministère, exploitée et livrée aux malheurs, Sainte-Souffrance se fiait depuis déjà trop longtemps aux brochures vantant les avantages de la bonne humeur pour se rendre compte de ce qu'elle était devenue. Sainte-Souffrance refusait de se guérir, refusait de vivre.

Tandis que les lueurs d'espoir s'éteignaient une à une dans les chaumières, le Ministère prit la décision de modifier sa gestion du cas du canton du Matalik. Régler le conflit devint soudainement une priorité, surtout depuis qu'un forcené s'était introduit dans l'une des tours ministérielles de la Capitale et avait hurlé devant une assemblée de notables que son pays était déchiré depuis plus de vingt ans et que le Ministère ne faisait rien pour forcer l'armistice entre les Torpilleurs et les Flotteurs. Les notables, occupés à casser des pinces de homard néo-brunswickoises, perdirent complètement l'appétit devant l'impolitesse de ce prophète de malheur. Embarrassés, les hauts fonctionnaires emprisonnèrent le Matalien errant, qui chanterait pour le reste de ses jours une complainte larmoyante sur les beautés sauvages de son patelin. Le lendemain, le Ministère adopta un budget spécial pour venir à bout de ce vieux conflit oublié ; à l'avenir, un incident comme celui du Matalien errant et chantant ne devait plus se reproduire devant les notables, innocentes victimes de brûlements d'estomac. La fraîcheur des homards du Nouveau-Brunswick, qui prenaient un temps fou à parvenir à la Capitale par la voie de contournement du canton, coupé en deux, fut aussi pointée du doigt.

Le Ministère envoya donc un plein autobus de spécialistes soigneusement documentés sur les stratégies de communication, les enjeux sociaux humanitaires, les conjonctures favorables et les conditions gagnantes. Dès leur arrivée, les fonctionnaires installèrent des kiosques du Ministère des deux côtés du Trou. De grandes banderoles furent déployées,

avec des slogans comme : « Un investissement de plus de deux millions pour la réconciliation », « Je fais ma part pour le pardon. », « La réconciliation, c'est faisable ! », etc. Une pléthore de brochures dans lesquelles on expliquait avec moult détails le projet du pont de la Réconciliation se mit à pleuvoir sur le canton. Avec des chiffres généreusement allongés de zéros et des mots rassurants comme « processus », « problématiques » et « unicité », on tentait de faire comprendre l'importance de la réalisation du pont pour réinjecter des fonds dans l'économie locale à la mine ruinée. Les anciens employés de la Holy Grail Incorporated furent très sensibles à cette digne entreprise, abondamment illustrée par de jolis tableaux colorés.

Un détail empêcha toutefois les chômeurs de se laisser embarquer aveuglément dans le projet. En effet, chacun se demandait s'il allait devoir travailler avec les salopards de l'autre côté du Trou. Le Ministère avait fait une erreur de taille en voulant outrepasser les exigences et les velléités tenaces des Souffretins et faillit perdre ainsi la partie. On répliqua en imprimant un nombre gargantuesque d'exemplaires d'une brochure sur papier fin exposant les bienfaits de la tolérance et du respect. On organisa des ateliers et des rencontres plénières sur le pardon où le conférencier se retrouvait le plus souvent seul devant un verre d'eau tremblotant. Les Souffretins ignoraient les kiosques, qui offraient pourtant des bonbons aux enfants et des objets souvenirs d'un projet de plus en plus improbable. Madame Lamproie, de son côté, réalisait des profits record avec la vente de ses

branches aromatiques porte-bonheur. Elle profita de ses tournées de promotion pour écorcher au passage Statue et Tête-Triste, ces deux épouvantails sélectionnés par le Ministère pour représenter les Torpilleurs et les Flotteurs.

Paniqués devant la tournure imprévue des événements, les fonctionnaires réévaluèrent leur stratégie et publièrent une nouvelle brochure avec une stratégie différente : les Torpilleurs et les Flotteurs commenceraient la construction du pont chacun de leur côté. On travaillerait donc entre connaissances sans avoir à s'inquiéter de savoir qui tiendrait le marteau dans leur dos. Les Souffretins s'approchèrent de nouveau des rutilants kiosques du Ministère, qui alla même jusqu'à donner des avances sur les salaires à tous ceux qui accepteraient de prendre part au projet. Madame Lamproie ne put répliquer à cet artifice de séduction. Le financement demeurait toujours le talon d'Achille de son organisation.

Le Ministère réquisitionna les bâtiments de la Holy Grail Incorporated, qui ne servaient plus qu'aux relations sexuelles illicites, elles-mêmes responsables de l'indice d'orphelinisation croissant du canton. En raison des nombreux concours de lanciers de cailoux, aucune fenêtre des installations autrefois célèbres n'était intacte. La charpente était encore solide et soutenait l'édifice grâce à un enchevêtrement de poutres qui conférait à l'ensemble un air vaguement gothique. Les fonderies, une fois libérées des colonies de rats laveurs qui y avaient élu domicile, pourraient être opérationnelles. Seule demeurait

encore l'épineuse question de la répartition des tâches entre les Flotteurs et les Torpilleurs. Cette fois, le Ministère n'eut d'autre choix que de se plier aux coutumes locales et prendre en compte la haine atavique qui rongait le village. Les Torpilleurs iraient préparer les poutres d'acier dans la Holy Grail Incorporated tandis que les Flotteurs se chargeraient du brassage du béton.

À un endroit où le fond du Trou était moins boueux, on installa un chemin de fortune flottant sur des milliers de branches d'épinettes, sorte de corridor humanitaire aux relents résineux. Tout ce qui se passait à cet endroit était contrôlé par une horde de fonctionnaires autoritaires mandatés afin de limiter les inévitables coups et insultes entre les villageois. Un document assez volumineux (*Tendre la joue droite*) circula parmi les ouvriers, qui n'y jetèrent qu'un coup d'œil distrait.

Une semaine après le début des travaux, le Ministère fit venir par camions une énorme grue statique en pièces détachées. L'érection de l'engin au centre du Trou provoqua joie et extase chez les Souffretins. Quelque chose de nouveau grouillait en eux. Un oiseau chanta quelque part, et quelqu'un le remarqua. L'espoir était revenu, bien que rachitique et malade. Mais il tenait encore debout, à l'image de la gigantesque machinerie plantée au cœur du village qu'un Souffretin insouciant alla même jusqu'à baptiser la Potence. Le Ministère, qui connaissait trop bien les penchants des Mataliens pour les délices du gibet, ressentit une gêne légère. À l'ombre de la Potence,

les Souffretins se mirent à rêver à des jours meilleurs. Tel un cadran solaire gigantesque, la silhouette patibulaire marquait de son ombre les heures au fil des jours qui s'annonçaient désormais plus cléments. La construction du pont de la Réconciliation pouvait commencer.

Les Torpilleurs travaillaient de leur côté, et les Flotteurs faisaient de même de l'autre. L'orgueil des villageois devint l'unique motivation. On se demandait quel côté finirait le premier pour pouvoir crâner et dire qu'on s'était tapé tout le boulot. La Potence se mit à tourner du nord au sud, distribuant les poutres, montant les piliers, transportant les cuves de béton à un rythme qui donnait une bonne idée de la mécanique fébrile de l'enfer. Lorsque la grue était occupée d'un côté, on toisait l'adversaire avec un air de défi en soulignant, non sans malice, les défauts de ce qu'il venait d'assembler.

Cette cadence de travail effrénée eut une conséquence tragique qui faillit entacher l'enthousiasme des travailleurs. Un après-midi, un Flotteur tomba dans le moule en bois d'un pilier et reçut une douche d'une bonne centaine de litres de béton. Après maints efforts pour sauver le malheureux fraîchement cimenté, on finit par se résigner, impuissants. Les jours suivants, la morosité s'installa du bord des Flotteurs endeuillés. Les Torpilleurs, eux, ne dirent rien. Après tout, il y avait eu mort d'homme. Mais secrètement, on se réjouissait de cette bévue bétonnière commise par l'ennemi.

Le Ministère récupéra cet incident afin de redonner aux Flotteurs toute leur fierté. L'homme s'était sacrifié pour la cause du pont de la Réconciliation. C'était un martyr et, désormais, ce pilier deviendrait la tombe de l'ouvrier distrait. Les Flotteurs relevèrent la tête. Ils avaient engendré le premier héros de la réconciliation. « Ce ne sont pas ces mal engueulés à l'haleine de chauve-souris qui auraient fait ça ! » Bouillant de rage, les Torpilleurs cherchèrent dans leurs rangs qui serait assez brave pour se sacrifier. Devant leur impuissance à produire des héros suicidaires, ils redoublèrent d'ardeur pendant que leurs rivaux, pleins d'orgueil, se félicitaient d'être capable, au propre comme au figuré, de se tuer à l'ouvrage.

À raison de sept jours par semaine et de quinze heures par jour, on parvint à monter l'armature du pont au bout de trois semaines. Lorsqu'il ne resta plus qu'à poser le tablier, la construction entra dans une phase critique. Le Ministère craignit une catastrophe lorsqu'il ne resta plus que quelques mètres à combler pour que les deux extrémités du pont se rejoignent. Mais la Providence ou l'alignement des étoiles se mêla encore une fois des affaires ministérielles.

Au plus fort des travaux, les ouvriers parvenaient à atteindre un tel degré de concentration qu'ils devenaient littéralement les outils qu'ils manipulaient. Lui, c'était le marteau ; l'autre, c'était la perceuse ; elle, la règle à mesurer. Arriva un moment où un marteau

manqua de clou. Un autre marteau, juste en face de lui, lui en tendit une poignée. Le premier marteau prit les clous et le remercia. Devant ce simple geste de partage, tous les ouvriers s'arrêtèrent d'un seul coup, dans l'attente d'un effondrement de l'univers dans un bruit de métal tordu. Rien ne se produisit. Un Flotteur avait simplement offert une poignée de clous à un Torpilleur. Les deux hommes se regardèrent, se reniflèrent un instant. Ils dégageaient la même odeur de sueur et de rouille. Ce jour-là, chacun rentra chez soi en racontant tout bas, avec un mélange de crainte et d'espoir, l'incident des clous partagés.

Le lendemain, l'ambiance perdit de sa lourdeur, et les envies de siffler en travaillant commencèrent à tirailler les ouvriers. On se méfiait toujours de l'autre, mais quelque chose comme de la fierté empêchait de se laisser aller à la haine, sentiment pourtant si naturel. Le pont était une belle chose, même si l'ennemi y avait participé. Contre toute attente, les Souffretins se montraient encore capables de grandeur.

Les jours suivants, on mit la touche finale à la construction du pont de la Réconciliation. En fixant la dernière poutre de fer, on se prit à rire de bon cœur d'une flatulence provenant d'un ouvrier à l'arrière. Au dernier boulon, les Souffretins des deux allégeances levèrent la tête et contemplèrent le pont en fer qui reposait fièrement sur ses deux piliers de ciment. La traverse était retenue par un triangle parfaitement isocèle. Lorsque le soleil de fin de journée frappa la structure métallique, l'émotion fit déborder quelques yeux trop longtemps asséchés par la rancune.

Au milieu du pont de la Réconciliation, un Flotteur lança à l'intention des Torpilleurs qu'ils étaient « pas mal pour des adorateurs de torpilles allemandes ». Cette remarque, qui aurait provoqué un véritable cataclysme la vieille encore, déclencha plutôt une réplique bien sentie : « Vous autres, vous buvez tellement que vous voyez des églises flotter ! » Un rire emporta alors tous les ouvriers. C'était un rire si puissant qu'une grosse bulle monta à la surface de l'eau stagnante du Trou, en bas, avant de venir exploser avec rage.

Pendant ce temps, madame Lamproie fulminait au point de laisser une traînée derrière elle, semblable à celle qui accompagnait la Veuve Fumée. La bonne humeur dans laquelle s'exécutaient les travaux constituait un immense déficit pour son chiffre d'affaires. De moins en moins de gens utilisèrent ses nouveaux services de poterie thérapeutique aux aromates. Elle commença à discréditer ouvertement l'entreprise du Ministère en affirmant que le pont était une bien jolie entreprise, mais que les deux hommes qui allaient présider la cérémonie n'avaient pas planté le moindre clou dans sa structure. Aux Flotteurs, elle rappela que Tête-Triste, ce scribouilleur du dimanche, était un bâtard ingrat qui avait laissé sa mère toute seule. Devant les Torpilleurs, elle s'indigna de celui qui avait tué la mère Tibo, l'une des leurs, ce petit oiseau aux ailes fines et au visage nuageux.

Les Souffretins des deux côtés du Trou ne prêtèrent qu'une oreille distraite aux radotages de madame Lamproie. Espérer était si nouveau pour eux qu'ils ne se sentaient plus la force de ressentir autre chose. Ils parlaient de Tête-Triste et de Statue en les injuriant, mais uniquement pour la forme. Toujours, leurs yeux retournaient vers le pont en construction, et sur leurs lèvres se dessinait l'amorce d'un sourire inspiré par le souvenir de ce recoin reculé de leur histoire qu'ils avaient oublié : le temps où le village était uni.

Folle de rage et acculée à la faillite, madame Lamproie entreprit une vaste campagne de publicité, accumula les cajoleries et les rabais sur ses forfaits thérapeutiques. Le père Tibo, à la tête d'un mince commando de villageois souriants, écuma les rues de Sainte-Souffrance pour y distribuer des bibelots de chats se léchant les uns les autres, des tapis avec « Bienvenue » écrit dessus et des calendriers avec des pensées journalières positives. En réplique, le Ministère distribua une seule brochure pour expliquer une dernière fois l'importance politique et sociale de la réconciliation.

C'est à ce moment que madame Lamproie eut l'idée de faire enquête sur le curé et le compositeur, qu'elle soupçonnait d'avoir baigné dans quelques crimes odieux. Elle se rendit à l'orphelinat Arthur-Buies, qui n'était plus habité que d'un côté, l'autre ayant valsé jusque dans le Trou. Surpeuplé, toujours aussi sale, l'édifice était une pompe à subventions qui se détraquait d'année en année.

Madame Lamproie rencontra le responsable, désormais un vieil homme dyspeptique qui se battait toute la journée contre des attaques de gaz. Toute sa vie, son médecin lui avait dit de diminuer son régime de viande. Têtu comme un bœuf, dont il adorait d'ailleurs les bavettes, il n'avait cessé de s'empiffrer de muscles, qu'il passait des heures à déguster et qu'il digérait dans des douleurs semblables à celles de l'enfantement, prétendait-il.

Alors qu'il savourait un steak saignant, madame Lamproie le menaça d'aller empoisonner son troupeau de vaches s'il ne répondait pas à ses questions. En entendant cette mise en garde, il leva un visage bouffi sur cette femme qui venait d'envahir son bureau. Madame Lamproie ajouta qu'elle avait découvert l'endroit où il engraisait son précieux troupeau et, surtout, grâce à quel argent il le faisait. Le responsable termina sa bouchée, essoufflé. Désespérée à l'idée de perdre le contrôle des Zeureux, madame Lamproie se sentait le courage d'aller étrangler elle-même les vaches du responsable. « De mes propres mains ! », insistait-elle. Cette détermination venue d'une petite dame habillée d'une robe fleurie impressionna le responsable, qui consentit à délaisser son steak. Il révéla que Statue était arrivé à l'orphelinat accompagné d'un autre enfant, qui avait été pris en adoption quelques jours plus tard par la famille Gamme. Madame Lamproie hurla de surprise. Le vieil homme faillit s'étouffer avec la chique de viande qu'il mâchouillait. Le ciel matalien fut déchiré d'éclairs noirs. Tête-Triste et Statue avaient le même âge ! Ils pouvaient être jumeaux ! Les deux frères,

élevés chacun de leur côté du Trou, se retrouveraient en même temps que les Souffretins. La réconciliation semblait inévitable, et madame Lamproie craignait de faire faillite et de devoir aller s'abriter des intempéries sous le pont.

Les jours suivants, madame Lamproie ne se peigna pas. Ses frisottis lui plantèrent une colonie de serpents sur la tête. Elle fit du porte-à-porte en mitraillant les Souffretins de questions sur ceux qu'elle croyait être des jumeaux. On ne savait rien des deux frères. Pour tout dire, on n'en avait plus rien à faire. Le pont de la Réconciliation était prêt. Madame Lamproie faillit abandonner son enquête, mais un vieillard embrigadé par les Zeureux lui fournit une aide providentielle et inespérée.

Madame Lamproie avait réussi à faire remplacer le programme d'orphelinothérapie en argumentant que l'orphelinat Arthur Buies fournissait à l'hôpital des enfants fiévreux qui piquaient dans les assiettes des pensionnaires gâteaux avec une impolitesse crasse. L'hôpital s'était rendu à ses arguments et avait détourné l'argent des subventions allouées à l'orphelinothérapie vers les coffres des Zeureux. Malgré les protestations du responsable, le macramé de l'amour fit une entrée spectaculaire dans l'hôpital du canton. Parfois, les Zeureux parvenaient même à faire disparaître le nom de quelques enfants ingrats sur des testaments écrits à la sauvette par de vieux mourants dont personne ne se souciait plus.

Un octogénaire au charme de lézard narguait les infirmières et les grabataires à l'hôpital depuis le jour

où il avait été interné sous les ordres de Statue, qui n'aimait pas sa propension morbide à faire peur aux femmes. Célèbre pochard, c'était le patient négligé des Zeureux. Sa méchanceté s'imprégnait sur tout ce que contenait la chambre : les ampoules clignotaient, les motifs de la couverture devenaient de mauvais rictus et les appareils médicaux émettaient des bips-bips impatients. Alcoolique jusqu'à l'héroïsme, il avait dû boire l'équivalent d'un lac de grosseur moyenne au cours des vingt-cinq dernières années. Le barbon insultait copieusement tous ceux qui avaient la mauvaise idée de se présenter à son chevet. Il frappait, vomissait si nécessaire, mais toujours il demandait qu'on lui accorde une petite gâterie. Il fut la dernière personne interrogée par madame Lamproie. Lorsqu'elle lui demanda s'il savait quelque chose de deux jumeaux séparés à la naissance, le croquant lui fit son plus beau sourire d'araignée, et lui dit qu'il connaissait le secret de ces enfants, qu'il le dirait si on prenait bien soin de lui. Ne voulant négliger aucune piste, madame Lamproie ferma le rideau autour du lit du vénérable. Il ne fut pas long à lui cracher la vérité.

Après s'être longuement nettoyé les mains, madame Lamproie se réjouit à l'idée qu'elle était maintenant la seule dans tout le village qui connaissait les circonstances exactes de la naissance des jumeaux. Ce Patron, mort depuis vingt-cinq ans, avait tout raconté un soir de beuverie au vieux à qui elle venait de donner une petite douceur, et qui n'était nul autre que cet incorrigible maître-boucher nommé Pile-Poil.



À l'instant où le secret de Patron tombait entre de mauvaises mains, les Souffretins impatients, eux, se préparaient à l'inauguration. Les mouches formaient depuis quelques jours une auréole bourdonnante autour du pont. Plusieurs étoiles avaient explosé aux confins de la nuit, et leur agonie avait résonné dans le canton du Matalik. Le jour de la cérémonie, le temps se fit dévorer par la suite des événements.

Au matin, tous les Souffretins étaient sur le pont, les mains dans les poches, l'air faussement désinvolte. Une poignée de Zeureux était du nombre des citoyens occupés à scruter le visage de l'autre pour lui trouver une ressemblance. Deux rangées d'hommes et de femmes se faisaient face. Malgré les espoirs des derniers jours, tout sur le pont hurlait la violence du champ de bataille. Ces visages fatigués, ces traits tirés et ces cheveux prématurément gris donnaient l'impression qu'un immense baroud d'honneur allait avoir lieu. Les ouvriers qui s'étaient rencontrés au centre du pont et qui s'étaient entraînés au travail avaient retrouvé leur méfiance ancestrale. La solidarité des clous et des marteaux ne tenait plus. Les enfants se curaient le nez. Les vieilles tremblaient à s'en briser les os. Les hommes toussaient.

Du côté des Torpilleurs monta un éternuement. Ne voulant pas être en reste, deux Flotteurs répondirent en éternuant encore plus fort. Les Torpilleurs le prirent comme une offense et relancèrent la mise à cinq éternuements. Les Flotteurs ne voulurent pas se résoudre à respirer de la poussière pour battre leurs ennemis. Alors, ils bâillèrent. Tous ensemble, ils se transformèrent en une énorme bouche endormie. Les Torpilleurs fulminaient. L'ensemble Richard-Adams, reformé spécialement pour l'occasion, émit quelques notes qui firent baisser la tension d'un cran.

Tête-Triste se tenait près des musiciens. Au cours des dernières semaines, il avait travaillé avec eux pour les faire évoluer du statut d'insupportables interprètes à celui de très mauvais concertistes. Il les avait fait souffler, gratter, frotter, battre. Tout ça en mesure. Le trompettiste avait les lèvres gercées, le violoniste avait couvert ses mains de pansements et le joueur de triangle arborait un œil au beurre noir, conséquence malheureuse d'un *furioso* maladroitement exécuté.

Statue, de son côté, avait les bras perdus dans les replis de sa soutane. C'était l'un des premiers exécutants de la cérémonie. Son visage était déchiré de spasmes nerveux qui le faisaient étrangement ressembler au compositeur. Un enfant de chœur posté non loin tenait un vieux missel amputé de plusieurs pages. Il n'était désormais plus qu'un support à moisissure, microcosme de vie spongieuse entre des phrases saintes.

Entre les deux factions, criblées de regards, un fonctionnaire s'était avancé pour disserter à propos du bonheur protocolaire et de « la joie d'être ici aujourd'hui ». Il donna quelques chiffres, répéta souvent le coût du pont et conclut en disant que c'était somme toute peu pour la prospérité du canton. Toute la tension des derniers mois pesait lourdement sur la scène, et une forte odeur d'insecticide venait compliquer les choses. On ne voulait pas de mouches lors de la cérémonie. Lorsque Statue s'avança, un enfant se mit à pleurer du côté des Torpilleurs, et un Flotteur lança un puissant « Chut ! » qui fit sursauter tout le monde.

D'une voix forte, Statue commença :

*On nous a accusés d'avoir un caractère inconstant, d'être une race belliqueuse, de ne pouvoir jouir du ravissant spectacle de la nature qui nous embrasse, partout où on pose les yeux. Mais sait-on seulement comment nos divisions ne sont que l'envers de notre grand amour pour ce qui est dans les mains de Dieu ?*

Oh, cette voix forte ! C'était le bruit du ressac. Elle berçait sans endormir. C'était de l'amour qui parlait. Les Souffretins se rappelèrent alors tous les sermons à l'église. Comme malgré eux, ils écoutèrent ce qui se déversait sur eux avec la puissance de la rivière Matalik lorsqu'elle est enragée par les neiges fondues.

*Il y a des choses qui ne se disent pas ; on les raconte parfois dans des heures de fièvre, lorsque les souvenirs arrivent en mugissant et se font cours eux-mêmes, lorsque la pensée est frappée tout à coup d'un*

*retour impérieux vers le torrent des choses où elle était restée d'abord comme engloutie, éperdue ; alors, si c'est la douleur qui a été longtemps comprimée, l'âme jette quelques cris terribles, des flots furieux s'échappent, l'amertume jaillit et déborde, et peut-être peut-on ensuite remonter avec plus de liberté et de force le cours de tout ce qu'on a souffert : mais retourner, moi, encore tout brisé, tout endolori, la plume à la main pour le raconter à des lecteurs qui ne s'en doutent même pas, vers ce rêve fougueux (où durant toute ma vie) j'ai passé par tous les chagrins, tous les déchirements, toutes les angoisses, c'est trop me demander, c'est trop attendre de moi ! Car aujourd'hui, la réconciliation est consommée !*

Accrochés à ces mots, les Souffretins sentaient leur visage rajeunir au fur et à mesure que les paroles de Statue se déversaient sur eux. Ils comprenaient enfin. L'amour était ce qui portait les oiseaux sur le vent ; tout ce qui tenait les couleurs du paysage ensemble, ce que l'on voyait quand on se fermait les yeux, ce que l'on se racontait pour oublier qu'on finirait en poussière, ce qui devait nous empêcher de laisser un Trou nous désunir.

La réconciliation semblait possible, à ce moment du moins. Les enfants levèrent les yeux sur leurs parents et, calmement, ils attrapèrent leurs mains. Les vieilles tremblaient encore, mais d'une manière plus décontractée. Les hommes toussaient pour cracher leurs sanglots par terre. Du côté des Torpilleurs, un renflement monta. Deux Flotteurs s'essuyèrent le nez. Personne ne voulait pleurer en premier.

Aux derniers mots de Statue, l'ensemble Richard-Adams avait lancé les premières notes du *Chant des mouches*. Bien qu'exécutée par de piètres musiciens sur de méchants instruments, la musique fit malgré tout son chemin dans la foule. Les fausses notes, la dérive des musiciens, l'improvisation impromptue du joueur de triangle n'enlevèrent que peu de beauté à la symphonie. Au premier mouvement, intitulé « Pleurer au ventre des pianos », les femmes se cachèrent dans la poitrine de leurs maris, qui ne purent retenir leurs larmes, qui tombaient sur les cheveux de leurs épouses. Cette musique faisait comprendre, entre autres choses, que la mélancolie est de la peine qui chuchote. Lorsque le « Habiller de la terre » s'éleva, les Souffretins recommencèrent à respirer. Une mélodie joyeuse, mais hantée par la mort, remplit les spectateurs d'une tristesse sincère, presque amoureuse. Les musiciens massacrèrent l'exposition du « Lorsque l'on meurt sans faire exprès », mais ce fut presque une bénédiction. Personne ne pouvait plus tenir. La douleur comprimée a aussi ses limites. Des deux côtés, on leva des yeux pleins de larmes vers ceux qui étaient, hier encore, des ennemis. On semblait demander : « Avez-vous entendu, vous aussi ? » Puis, au final, ce fut l'apothéose. Le « Avec le souffle d'une fée tragique » ouvrit la terre et, d'un bout à l'autre du canton, les fleurs jetèrent à la face du ciel toutes leurs couleurs. Les vieilles femmes se mirent à genoux. Les hommes hurlèrent pour enfin laisser sortir leur peine. À un moment, tous se retournèrent vers Statue, qui avait maintenant les deux bras en l'air et qui battait la mesure en parfaite synchronie avec Tête-Triste.

Quelqu'un lança qu'ils étaient tous deux pareils. Quelqu'un répondit que c'était tout à fait normal, car ils étaient des frères jumeaux ! Frisée comme seul aurait pu l'être le Diable, avec sa voix capable de lever une armée de succubes, madame Lamproie marchait vers le pont de la Réconciliation avec une détermination de pyromane décidé à incendier le fond d'un puits.

Le pont, bien que neuf, émit alors un long et inquiétant craquement.

Puis, tout se déroula rapidement. Un nuage tomba sur la tête des Souffretins, puis un autre. Madame Lamproie fendit le rang des Torpilleurs et se plaça entre les deux factions, entre les poignées de main qui ne se donneraient plus. Elle commença alors à édifier l'œuvre de sa vie. Elle rayonnait. Ses cheveux lançaient des éclairs. Ses paroles résonnèrent comme autant de coups de hache sur le pont. Elle ne parlait plus des avantages d'être de bonne humeur. D'un ton posé, elle révéla les secrets que son enquête lui avait permis d'apprendre. L'haleine de madame Lamproie, à ce moment, avait l'odeur du Trou.

Les jumeaux étaient le fruit pourri de l'union sordide entre celui qu'on appelait Patron et celle qui était connue sous le nom de Petite-Mouche. Peu de gens se souvenaient d'eux. On avait même oublié la grossesse de celle-ci, qui avait pourtant défrayé la chronique du canton pendant plusieurs années. Du mieux qu'elle avait pu, Petite-Mouche s'était agrippée à des morceaux de réalité flottant sur la mare de son esprit. Elle avait souhaité que ses enfants deviennent des anges. Tout ce qui se tramait dans son ventre aurait dû être étouffé, mais il en avait été autrement. Petite-Mouche, la jeune fille simple, savait tout cela.

Madame Lamproie pointa Statue et Tête-Triste et les accusa de n'être que des traîtres. L'un avait réussi à cajoler avec ses beaux discours, l'autre avait forcé les larmes par sa musique, mais chacun avait oublié ce qu'ils avaient fait à leur naissance. Ils avaient tué leur mère, forcé leur père à devenir ADS et condamné au suicide enregistré le docteur Jacobson, qui les avait mis au monde. Ils étaient nés comme seuls naissent les démons. Statue s'était présenté le premier, par le siège. On avait eu l'impression qu'il s'accrochait aux tripes de sa mère. Le sang qui s'écoulait du ventre de Petite-Mouche avait laissé présager qu'elle ne s'en sortirait pas. Plus elle poussait, plus l'enfant semblait décidé à demeurer à l'intérieur du ventre maternel. Il ne restait plus alors qu'une infirmière et le docteur Jacobson. Les instruments compliqués de médecine étaient désormais inutiles. À force d'efforts, on réussit à sortir la tête du premier jumeau et, tout de suite, on remarqua un sourire rempli d'une méchanceté précoce – du moins, c'est ce que l'infirmière traumatisée avait raconté plus tard. Le docteur avait alors obligé Petite-Mouche à pousser un autre grand coup, malgré l'épuisement. Et elle poussa, la pauvre, jusqu'à l'éclatement de son cœur. À ce moment précis, on vit que Statue ne se retenait pas aux intestins de sa mère, mais qu'il achevait plutôt d'étrangler son frère, Tête-Triste, toujours prisonnier de la matrice originelle. Une grande panique s'empara alors du personnel hospitalier, qui réussit tout de même à séparer les enfants. Le jumeau assassin tendait les mains vers sa mère, morte dans un effort surhumain pour les libérer, lui et son frère, de son ventre.

Sous le regard incrédule des Souffretins, madame Lamproie ajouta que ce n'était pas une erreur de la nature qui avait placé les mains de Statue autour de la gorge de Tête-Triste. Elle savait ce que tout le monde ignorait : Petite-Mouche était une Flotteuse, et Patron, un Torpilleur. Leur mariage avait eu lieu, ce qui était un signe, juste après l'apparition du Trou.

Il y eut un silence que seul le vol des mouches qui remontaient du Trou perturba. Les Souffretins les plus hargneux commencèrent à réfléchir aux révélations de madame Lamproie. Après tout, on n'était sûr de rien. Le responsable de l'orphelinat disait peut-être vrai. Le docteur Jacobson, qui avait été le meilleur médecin de la région, s'était suicidé voilà à peu près vingt-cinq ans. Il n'avait peut-être pas survécu à ce qu'il avait vu.

Profitant de cette brèche dans la bonne humeur généralisée, madame Lamproie usa de sa dernière arme et dévoila le fond de sa pensée. Cette fois, elle afficha ses véritables intentions. Qu'ils acceptent donc d'être irréconciliables ! Statue avait tué la mère Tibo, une Flotteuse, et Tête-Triste avait kidnappé et violé une orpheline du nom d'Éva, une Torpilleuse ! Avec les mêmes yeux accusateurs, les Souffretins se tournèrent vers Tête-Triste et Statue. Ils étaient l'un en face de l'autre, au centre de la foule. Tête-Triste hurla comme l'aurait fait une scie à chaîne. Statue se cacha le visage dans ses mains.

À ce moment, une poignée d'hommes remontèrent sur le pont en apportant un engin dont la découverte allait sceller l'issue de la cérémonie. En

creusant pour installer les feux d'artifice, ils avaient découvert dans le Trou ce qui semblait être la queue d'une torpille. C'était un cylindre de métal crevé d'à peine un mètre avec, à son extrémité, un reste d'hélice tordue. Sur l'objet cylindrique, on avait dessiné en lettres gothiques le mot « ACHTUNG ! ». Les archéologues de fortune du village annoncèrent que l'énigme du Trou était résolue : c'était bel et bien une torpille allemande qui avait foré le Trou. Le père Rebut était un héros ! Tous les Flotteurs présents sur le pont reçurent la caresse de la brise qui venait de se lever comme une série de gifles cinglantes. Cette découverte prouvait leur erreur. Piqué au vif, l'un d'eux lança que ça n'excusait pas les Torpilleurs de n'être qu'une bande d'étrangleurs. Tous les Flotteurs joignirent leur voix à un chœur accusateur : « Étrangleurs ! Étrangleurs ! » Les Torpilleurs, énervés, répondirent avec encore plus de rage : « Trop étranglés pour accepter la vérité ! »

Satisfaite, madame Lamproie quitta en douce le champ de bataille pour aller confectionner ses poupées de chiffon guérisseuses et ses bracelets aromatiques apaisants qui, désormais, se vendraient assurément comme des petits pains chauds.

La vieille symphonie de la haine pouvait recommencer. Le sang se mit à bouillir. Les poings se levèrent. L'air se satura de crachats et d'insultes. Une première pierre fut lancée. Un bâton caressa le dos d'une vieille dame. Des confettis qu'on devait lâcher à la fin de la cérémonie furent enfournés de force dans la bouche d'un homme à moitié inconscient.

Les violons de l'ensemble Richard-Adams devinrent des gourdins, la trompette servit à étourdir un Flotteur malveillant, et le triangle, à emprisonner les bras d'un Torpilleur trop agressif.

Les femmes hurlaient, tiraient les cheveux de leurs ennemis, écumaient de rage. Les enfants se disputaient de vieux oursons. Quelqu'un hurla qu'on devrait détruire le pont. Une marée de bras et de pieds se retourna alors sur les piliers qui supportaient le tablier. Quelqu'un alla chercher une scie et commença à besogner les poutres de fer. Des étincelles jaillirent, accompagnées d'insupportables grincements métalliques. Pendant que les uns s'affairaient à la destruction de la structure, les autres s'occupaient à bleuir le visage de leurs voisins. Au plus fort de l'engagement, on dénombrait dix-sept bras cassés, douze œil au beurre noir, des centaines de poignées de cheveux arrachés et d'innombrables ecchymoses distribuées équitablement d'un côté et de l'autre.

On avait cédé à la violence avec une passion renouvelée. L'esprit de la réconciliation agonisait sur le pont, parmi les blessés. Madame Lamproie avait lâché un monstre incontrôlable. Sainte-Souffrance n'était plus que désolation. Le soleil eut la même couleur que celui d'Austerlitz. À la fin de la bagarre, les gens transportèrent leurs blessés chez eux. Personne ne laissa sa peau sur le pont, mais chaque Souffretin rentra chez lui avec le cœur chargé de haine et une blessure à montrer fièrement aux copains.

Le pont s'effondra durant la nuit, blessé à mort par les attaques des habitants, par les assauts des tronçonneuses, les coups de masse et les feux de Bengale ingénieusement transformés en pièces d'artillerie. Un grand « Boum ! » se fit entendre, et tous les Souffretins accoururent pour constater l'étendue des dégâts. La terre trembla, et un immense rot de satisfaction s'éleva au centre du village. Il ne restait plus rien du pont, englouti avec tous les mauvais souvenirs de ce jour-là.

Les grands oubliés de la rixe furent Tête-Triste et Statue. Ils s'étaient tranquillement retirés du pont en flottant sur le marais de coups de poing et de coups de pied. Lorsqu'ils furent assez loin du pont, transformé en bête carnivore par la bagarre, Statue tendit les mains vers Tête-Triste et les plaça sur ses épaules. Moins laid tout à coup, il sourit. Une grande gale tomba de sa joue et laissa voir une peau neuve et rose.

On ne revit jamais les jumeaux dans le canton. Mais un jour, madame Lamproie versa une larme, une vraie, lorsqu'elle entendit à la radio, entre les parasites, une musique d'une grande tristesse. L'animateur annonça qu'il s'agissait d'un enregistrement de l'orchestre de Stockholm, qui interprétait en première mondiale *La Réconciliation, symphonie en sol mineur pour deux chefs d'orchestre*. La générale des Zeureux ne put entendre le nom du compositeur, sa radio ayant rendu l'âme dans un dernier grésillement.





## Remerciements

Remerciements chaleureux à André Gervais, François Rioux, Lucie Arsenault, Stéphane Pineault et Jean-Philippe Morin. Merci à Antoine Tanguay, qui m'a fait comprendre le lien subtil entre l'art du roman et celui de la pétanque. Enfin, toute ma gratitude à Arthur Buies qui, en notant ses impressions avant un départ pour la Californie, a fourni sans le savoir la matière du discours de la Réconciliation (p. 155-156).

*Il y a des choses qui ne s'écrivent pas ; on les raconte parfois dans des heures de fièvre, lorsque les souvenirs arrivent en mugissant et se font cours eux-mêmes, lorsque la pensée est frappée tout à coup d'un retour impérieux vers le torrent des choses où elle était restée d'abord comme engloutie, éperdue ; alors, si c'est la douleur qui a été longtemps comprimée, l'âme jette quelques cris terribles, des flots furieux s'échappent, l'amertume jaillit et déborde, et peut-être peut-on ensuite remonter avec plus de liberté et de force le cours de tout ce qu'on a souffert : mais retourner, moi, encore tout brisé, tout endolori, la plume à la main pour le raconter à des lecteurs qui ne s'en doutent même pas, vers ce rêve fougueux où pendant six semaines j'ai passé par tous les chagrins, tous les déchirements, toutes les angoisses, c'est trop me demander, c'est trop attendre de moi !*

Arthur BUIES, *Anthologie* (préparée par Laurent Maillot), Montréal, BQ, 1994, p. 91.

DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Nicolas DICKNER

Nikolski

Clint HUTZULAK

Point mort

Tom GILLING

Miles et Isabel ou La belle envolée

Serge LAMOTHE

Le Procès de Kafka

(théâtre)

Thomas WHARTON

Un jardin de papier

Patrick BRISEBOIS

Catéchèse

Paul QUARRINGTON

L'œil de Claire

Alexandre BOURBAKI

Traité de balistique

Sophie BEAUCHEMIN

Une basse noblesse

Serge LAMOTHE

Tarquimpol

C S RICHARDSON

La fin de l'alphabet

Christine EDDIE

Les carnets de Douglas

Rawi HAGE

Parfum de poussière

Révision : Millie Pouliot  
Composition et infographie : Isabelle Tousignant  
Conception graphique : Antoine Tanguay

Éditions Alto  
577, rue Lavigneur, # 2  
Québec QC  
G1R 1B7  
[www.editionsalto.com](http://www.editionsalto.com)

